

NOTES CRITIQUES SUR ESCHYLE

(suite aux *Semi-conjectures*.)¹

I

Rectifications d'ordre.

Un saut d'une ou de plusieurs lignes donne lieu à la restitution d'un tronçon de texte particulièrement ample, de disposition souvent obscure, et dont la critique peut appeler une modification spéciale de la méthode. Aussi a-t-il paru utile de grouper quelques exemples de ces sauts amples, de façon qu'il fût aisé au lecteur de les éclairer l'un par l'autre. C'est le cas de rappeler que les surcharges de *correcteur*, bien plus que les lignes écrites par le *copiste* proprement dit, donnent lieu aisément à des mélectures, à des omissions et fourvoiements, et d'une façon générale à des fautes de toute espèce. — Mes précédentes *semi-conjectures* sur Eschyle étaient des études de méthode sur des *sauts du même au même*. Avec elles a une étroite parenté logique le n° I du présent article, quoique ici le saut du même au même soit envisagé sous un autre aspect.

Suppl. 205-212. Danaos vient d'engager le chœur à monter s'asseoir auprès de lui et, une fois là, à se tenir prêt à répondre aux Argiens d'un ton modeste. On a été contraint d'essayer diverses transpositions; voici celle que la méthode recommande comme fondée sur le principe du saut du même au même; la méthode ici est la même que dans la *semi-conjecture*, le raisonnement sur la faute précédant et, par suite, guidant la recherche de la correction. La faute, ici, a été un saut de : κρ-ατος à ομμ-ατος. — La répartition des répliques n'est pas indiquée dans M.

- 205 (Ch.) φυλάξομαι δὲ τάσδε μεμνήσθαι σέθεν
206 κεδνάς ἔφετιμάς· Ζεὺς δὲ γεννήτωρ ἴδοι.
207 D. Μή νυν σχόλαζε, μηχανῆς δ' ἔστω κράτος.
210 ἴδοιτὸ δῆτα πρευμενοῦς ἀπ' ὀμματος.
208 Ch. Θέλοισι' ἂν ἤδη σοὶ πέλας θρόνους ἔχειν. —

1. Voir *Rev. Phil.*, 1921, p. 75 et 114.



- 209 *Ω Ζεῦ, κόπων οἴκτιρε μὴ ἀπολωλότας.
 211 D. Κείνου θέλοντος εὖ τελευτήσει τάδε.
 212 Καὶ Ζηγὸς ἔρην (l. ἴνιν) τόνδε νῦν κικλήσκειτε.

En ce qui touche l'ordre, ceci me paraît satisfaisant. Le εὖ τελευτήσει du père (211) répond à une crainte exprimée par les filles, μὴ ἀπολωλότας (209). A travers 207, qui répond à φυλάξομαι... ἔφετμάς et forme comme une sorte de parenthèse, le ἴδοιτο du père répond au ἴδοι des filles. Il y répond comme à un mot déjà distant, puisqu'il ne lui est pas identique; le changement de voix semble condamner de façon décisive la transposition de Burges, qui rendait ἴδοι et ἴδοιτο contigus. On retrouve le moyen ἴδοιτο δὲπ' au v. 359, et on a un autre moyen ἰδέσθω au v. 103. Εἰδόμεν Pers. 179 marque le simple fait concret de la vision en rêve. Quelle nuance de sens exprime ici la voix moyenne; je ne saurais le dire (je note que le remarquable dictionnaire de Bailly est muet là-dessus à l'article εἶδω); j'avais songé à une correction ἴδοι δ' ἔ qui supprimait la question de nuance, mais que je ne puis maintenir. — Beaucoup plus claire est l'alternance de voix qu'on retrouve bientôt dans 215-216. Là le dialogue est le suivant: D. Invoque Apollon, dieu qui a été exilé du ciel. Ch. C'est donc en connaissance de cause qu'il comprendrait (optatif conditionnel *actif*) notre situation. D. Oui, qu'il fasse un retour sur lui-même (optatif propre *moyen*) et nous assiste; εἰδὼς ἔν αἴσαν τήνδε συγγνώη (ms. εὐγνώη) βροτοῖς. — Συγγνωῖτο δὲπτα καὶ παρασταίη πρόφρων. Ici, il y a variation réelle de sens, ce qui n'est guère possible dans 207-210, et variation double, puisque le mode n'est le même ni logiquement ni (à cause de ἔν) grammaticalement, et puisque, grâce au parallélisme entre le sort du dieu et celui des mortels, Apollon envisage tantôt l'un, tantôt l'autre.

Jusqu'à 209, les répliques sont de deux vers au moins. De 213 à 221 elles sont uniformément d'un vers chacune; le couple 211-212 est-il une dernière réplique de deux vers? On en douterait si l'on considère que le Ζηγὸς de 212 est bizarre après le κείνου de 211. Il est probable qu'entre ces deux vers il est tombé un vers du chœur, sans que cette faute soit connexe au fourvoisement de 210. S'il en est ainsi, les répliques d'un seul vers vont de 211 et 211^a à 221, ce qui en fait douze en tout. Des groupes de vers aux vers isolés, la transition se fait par le couple 208-209, qui se compose de deux vers non liés l'un à l'autre, adressés l'un à Danaos, l'autre à Zeus. L'emploi des douze courtes répliques correspond à l'ascension des Danaïdes, qui montent rejoindre leur père; une fois qu'elles l'ont joint, il leur adresse une tirade qui a aussi l'étendue de douze vers.

Pers. 280-283, lignes de M : ἔϋζ' ἄποτμον βοῶν | δυσαιανῆ Πέρσαις
| δαίρις, ὡς πάντα παγκλάως | ἔθεσαν· αἰαί στρατοῦ φθαρέντος. L'antistrophe commençant par στυγνὰ γ' Ἀθῆναι δαίρις, les modernes ont éprouvé le besoin de mettre le δαίρις de la strophe en place homologue, c'est-à-dire à la place de βοῶν, et remanié les mots suivants : δυσαιανῆ βοῶν | Πέρσαις ὡς πάντα... selon Weil. Mais définir la correction avant d'avoir défini la faute était une erreur de méthode. Quelle est la faute? évidemment un saut de δαίρις à δαίρις; les transpositions compliquées qu'on est amené à supposer ont donc été faites sur un tronçon ample de texte, obscurément rétabli par un correcteur. C'est sur ce tronçon rétabli qu'a eu lieu aussi le saut du même au même qu'implique la semi-conjecture de Hermann, θε<οὶ θε>σαν pour ἔθεσαν; ce θεοὶ θέσαν est homologue au ἐκτισαν, initial de ligne, de l'antistrophe, comme les deux δαίρις le sont entre eux, mais il avait cessé d'être au commencement d'une ligne, ce qui a rendu possible que le saut se produisît. Et puisque le désordre des mots tient à un rétablissement, nous avons le droit de tirer de là toutes les conséquences logiques. A ὡς πολλὰς Περσίδων de l'antistrophe, nous rendrons homologue non Περσαίς ὡς πάντα, mais ὡς Πέρσαις πάντα.

Sept 83-89 (et tout le morceau 78-107) :

ἔλε δ' ἐμᾶς πεδί' ὄπλοκτύπος (ὄπλακτ-? ¹)
τί χρίμπτεται βοῶν ποτᾶται βρέμει δ'
ἀμαχέτου δίκαν ὕδατος ἔροτύπου.
ἰὼ ἰὼ ἰὼ θεοὶ θεαὶ τ' ἔρόμενον
κακὸν ἀλεύσατε.
βοῶ ὑπὲρ τειχέων.

A propos du premier membre, le scoliaste dit τὰ τῆς γῆς [δέ] μου πεδία, ce qui a suggéré la semi-conjecture ἔλε δ' ἐ γᾶς > ἐμᾶς; c'est ἐμᾶς qui avait dû être omis, puis, après rétablissement, pris pour un *substituende*. La rectification faite, le passage reste plein de difficultés. Le désordre des idées y est évident; le ὑπὲρ τειχέων de la dernière ligne doit manifestement précéder la troisième, car c'est ὑπὲρ τειχέων qui amène la comparaison du vacarme des sabots, tombant par dessus les remparts, avec celui d'une cascade de montagne. L'origine du désordre n'est pas difficile à découvrir; un copiste a sauté de la fin de ligne -τύπος,

1. Pour être compris, le poète a dû écrire ὄπλα-κτύπος, en gardant Γα thématique d'ὄπλα. Δεὼς... ἰππότας se trouvant loin, trois lignes plus haut, les spectateurs auraient entendu ὄπλοκτύπον d'un bruit d'armes et non d'un bruit de sabots.

après 21 lettres, à la fin de ligne -τύπου, après 22 lettres. De là non seulement le déplacement de ὑπὲρ τειχέων, mais la répétition de βοᾷ (ou plutôt de βοᾶ), sujet indispensable de l'adjectif ὀπλακτύπος aussi bien que sujet des verbes χρίμπτεται, ποτᾶται et βρέμει. De là l'intervention du premier βοᾶ avec χρίμπτεται, car c'est βοᾶ χρίμπτεται que requiert le mètre dochmiaque. De là le TI parasite au début de la seconde ligne ; lire II et voir là le commencement d'un ποτᾶται que le copiste a abandonné. L'ensemble du morceau dochmiaque et le suivant :

ἔλε δ' <ε̄ γᾶς> ἐμᾶς πεδί' ὀπλακτύπος
 βοᾶ · χρίμπτεται, ποτᾶται, βρέμει δ'
 ὑπὲρ τειχέων
 ἀμαχέτου δίκαν ὕδατος ὀροτύπου.

Ἵπὲρ τειχέων relié à son appartenance naturelle et remis en place, on se rend mieux compte de ce qu'est la composition de la partie non strophique du chœur. Les Thébaines font, sur l'attaque ennemie, quatre constatations alternativement visuelles et auditives, 1 (*visuel*), le départ des cavaliers est annoncé par une poussière muette; 2 (*auditif*), par dessus les remparts, le bruit des sabots parvient dans la ville en cascade; 3 (*visuel*), en bon ordre (cf. εὐτρεπῆς) s'élancent vers la ville les boucliers blancs (cf. λεύκασπις); 4 (*auditif*), on entend des chocs de boucliers et des chocs de piques. On dirait qu'un demi-chœur est monté sur un point servant d'observatoire, comme Danaos dans les Suppliants, tandis que l'autre demi-chœur écoute en bas; au demi-chœur auditif convient peut-être la correction d'Askew, κτύπον δέδοικα, plutôt que le visuel (et obscur) κτύπον δέδορκα de M. Le demi-chœur visuel parle de tomber au pied des divinités des deux sexes et d'embrasser leurs statues, mais comme si ces statues étaient pour lui à distance. Le demi-chœur auditif semble être près d'Arès quand il l'invite à ne pas trahir sa cité jadis aimée. — Le demi-chœur visuel doit descendre de son observatoire en chantant ses derniers κῶλα. C'est le chœur tout entier qui chante la partie strophique; c'est le chœur tout entier qui entend le cliquetis des mors dans la bouche des chevaux (122). — M. Mazon m'écrit : « J'ai peine à admettre que le chœur puisse réellement voir par dessus les remparts. Si cela était, le poète en eût certainement tiré d'autres effets dans le cours de la pièce, en particulier après la sortie d'Étéocle. Pour moi, le chœur ne voit que la poussière, qui s'élève jusqu'au ciel. Toutes les autres sensations sont auditives, et je ne renoncerais pas pour tout l'or du monde à κτύπον δέδορκα. » Δέδορκα peut être authentique, mais cela ne changerait

rien à la question de l'observatoire visuel. Le pronom ὅδε (ῥεῖ πολὺς ὅδε λεῶς 80) est-il dit d'une troupe que les yeux ne situent même pas? Si l'αἰθερία κόνις avait eu le temps de monter plus haut que les remparts, serait-elle encore ἀναυδός? L'observatoire visuel, en tout cas, ne peut avoir d'emploi qu'au début de la pièce, quand l'ennemi marche de son camp vers la ville. Plus tard, toutes les actions, y compris le duel des frères ennemis, ont lieu immédiatement derrière les sept portes; elles seraient observables d'une tour Eiffel ou d'un avion, mais non d'un monticule situé sur le lieu de la scène.

Sept 120-123 : voir 203.

Sept 195-201 (et 515-520).

- A. Καὶ νῦν πολίταις τάσδε διαδρόμους φυγᾶς
 θείσαι διερροθήσαστ' ἄψυχον κῆκην,
 τὰ τῶν θύραθεν δ' ὡς ἄριστ' ὀφείλλεται,
 αὐτοὶ δ' ὑπ' αὐτῶν ἐνδοθεν πορθούμεθα.
- 195 τοιαῦτ' < ἄ τ > ἂν γυναιξὶ συνναίων ἔχοις,
 200 μέλει γὰρ ἀνδρὶ (μὴ γυνή βουλευέτω)
 τᾶξωθεν ἔνδον δ' οὔσα μὴ βλάβην τίθει. —
- 202 ἤκουσας ἢ οὐκ ἤκουσας; ἢ κωφῇ λέγω;
 196 καὶ μὴ τις ἀρχῆς τῆς ἐμῆς ἀκούσεται
 ἀνὴρ γυνή τε, χῶ τι τῶν μεταχμίον,
 ψῆφος κατ' αὐτῶν ὀλεθρία βουλευέσεται,
 199 λευστήρα δῆμου δ' οὔ τι μὴ φύγη μόρον.
- 203 B. ὦ φίλον Οἰδίπου τέκος, εἶδεις' ἀκού-
 σασα τὸν ἀρματοόκτυπον ὄτοβον. . .

Tel est, à ne considérer que le fond, et en négligeant pour un moment le détail de la forme, l'ordre requis par la logique. La faute initiale doit être un saut du même au même intéressant plusieurs lignes (d'αὐτῶν 194, après huit lettres, à αὐτῶν 198, après huit lettres aussi); après rétablissement d'un si long insérende, le nouveau copiste se sera perdu dans le fouillis qui encomrait les marges. M. Mazon me fait remarquer que le vers 202 a l'air bien fait pour terminer la tirade et provoquer la réponse du chœur, et cela est parfaitement vrai. Mais, si le chœur affecte une résistance passive et muette, il est naturel qu'Étéocle reprenne son discours pour menacer; 202, qui conviendrait si bien comme vers de clôture, convient également bien comme vers de reprise. Et un petit détail me paraît appuyer la transposition; est-ce à l'instant où le roi vient de crier avec colère ἤκουσας ἢ οὐκ ἤκουσας qu'on peut lui répondre εἶδεις' ἀκούσασα...

ἔτοβον, en lui empruntant son verbe, comme par dérision ? le chœur devrait répondre : Oui, j'ai entendu, mais j'entends aussi l'ennemi. — L'ordre proposé ici accepté, on ne pourra garder le *καί* de 196 ; je ne serais pas surpris qu'il fallût écrire *ἢ εἰ*, avec crase comme dans *ἢ οὐκ* 202, *ἢ οὐκ* Iliade 9,339. La mélecture KEI pour HEI aurait eu lieu sur une surcharge, à l'occasion d'une crase rare, et enfin sous la suggestion d'un texte en désordre. — Le *χῶ* τι τῶν μεταίχμιον de 197, qui déconcerte au premier abord, paraît pouvoir s'expliquer d'une façon logique. Entre l'homme digne de ce nom et la femme affolée que gourmande le roi, il y a un sexe intermédiaire ; c'est celui des hommes en qui les femmes ont éveillé l'*ἄψυχον κάκην* de 192¹. — *Αὐτῶν* 198, reprenant le *τις* de 196, s'explique comme le double *comme eux* de Racine, reprenant *le pauvre* ; l'illogisme passe d'autant mieux qu'on vient de lire *ἀνὴρ γυνή τε* et que d'ailleurs ces deux termes ont été sommés dans le pluriel *τῶν*. Ce qui paraît plus grave, c'est que du pluriel *αὐτῶν* de 198 le roi revienne au singulier dans 199 : *φύγη*. Ici, l'illogisme est nettement intolérable. La pensée d'ailleurs est défectueuse ; le roi, qui entend ramener au devoir des personnes définies, qui a commencé son discours par *ὑμᾶς ἐρωτῶ* (182), oublie ce qu'il est venu faire et gaspille ses paroles en menaces impersonnelles, qui ne visent plus ni les seules Thébaines du chœur, ni même l'ensemble de leur sexe, mais tout le monde, troisième sexe compris. A tout prix, il faut que la critique ramène Étéocle à l'essentiel. Au lieu donc de l'oiseux *τι* de 199, lisons *σύ*, qui aura disparu après *οὐ* par saut d'*υ* à *υ* ; *τι* n'est qu'un remplissage métrique. L'hémistiche sera *οὐ σύ μὴ φύγη<ς> μῆρον* ; pour l'ordre des mots, cf. *οὐ με μὴ λάθῃ* dans un fragment d'Eschyle (Plutarque, Mor. 767 B). — Le vers 195 manque dans M (les mss. récents ont *τοιαῦτ' ἄν* ou par remplissage métrique (ou bien par correction vraie avec mélecture de surcharge ?) *τοιαῦτ' ἄ γ' ἄν* ; *τοιαῦτ' <α τ> ἄν* est une semi-conjecture de Blomfield). Wecklein a considéré le vers comme apocryphe et j'ai cru d'abord qu'il avait eu raison, d'abord parce qu'M l'omet et que le supposer sauté gratuitement serait contraire à la méthode, ensuite parce qu'il semble répéter trop textuellement 187-188, *μήτ' ἐν κακοῖσι μήτ' ἐν εὐεστοῖσι φίλη | ἔξνοικος εἶην τῷ γυναι-*

1. M. Mazon, dans une lettre, me dit ne voir là « qu'une de ces expressions familières par lesquelles on rend l'idée de *n'importe qui* ou *n'importe quoi* ». Il cite Sophocle, El. 305 *τάς οὔσας τε μοι | καὶ τὰς ἀπούσας ἐλπίδας διέφθορον* ; ici pourtant il y a moins d'illogisme ; tout être humain a des espoirs qu'il s'avoue, et d'autres espoirs qu'il ne s'avoue pas ou qu'il oublie ; *καὶ τὰς ἀπούσας* n'est qu'une forme particulière d'hyperbole et fait gradation d'une façon vraiment sérieuse.

κείῳ γένει, enfin parce que, si on le garde devant 196, le heurt des idées est intolérable. Il se lie au contraire à merveille avec 200, une fois faite l'interversion proposée ci-dessus. La redite, en tant que telle, est mieux justifiée, car elle sert à introduire l'idée d'une opposition entre les deux sexes. Enfin l'omission du vers dans M n'est plus gratuite, ce qui, aux yeux de la critique méthodique, doit avoir une grande importance. Il y a donc lieu de conserver 195, au rebours de ce qu'a fait Wecklein et que j'approuvais, et conformément à ce qu'a fait M. Mazon. Et le cas est intéressant pour la méthode, il prouve que les mss. récents, qui abondent en vains remplissages, peuvent pourtant avoir une autorité occasionnelle. Le saut d'ζύτων à ζύτων peut en outre recevoir une date; il remonte au plus récent de tous les ancêtres communs qu'ont eus M et le groupe des autres mss. Sur un même modèle, en effet, présentant une restitution confuse de sept lignes, deux copistes ont commis la même faute d'interversion, mais l'un des deux seulement a commis une faute d'omission.

Sur le même manuscrit ancêtre ont dû être ajoutés les v. 515-520, destinés à remplacer 514. L'ordre y a été brouillé, d'où des variantes d'ordre pouvant tenir soit à des méprises directes, soit à des tentatives de correction. Leur désordre nous apprend d'ailleurs que 515-520 ont été ajoutés sur un exemplaire contenant 514, non 514 ajouté sur un exemplaire contenant 515-520.

Sept 203-207 (strophe) et 211-213 (antistrophe). De part et d'autre, on a d'abord trois dimètres dochmiques, altérés mais reconnaissables, et, probablement par suite de l'altération, distribués par les copistes avec l'apparence d'une autre structure métrique.

- 203 ὦ φίλον Οἰδίπου τέκος, ἔδεις' ἀκου-
 211 ἀλλ' ἐπὶ δαίμονων πρόδρομος ἦλθον
 204 σατα τὸν ἀρματοκύπρον
 212 ἀρχαῖα βρέτη πίσυρος θεοῖς,
 204 ὄτοβον ὄτοβον [om. M et Triclin.], ὅτι [var. ὅτε] τε σύ-
 212 νισάδος ὅτ' ὀλοῶς
 205 ριγγες ἔκλαγξαν ἑλίτροχοι.
 213 νειρομένας βρόμος ἐν πύλαις.

La strophe m'avait d'abord paru aisée à corriger; il n'y avait qu'à remplacer ὅτι τε par le neutre ὄ, mis en opposition au masculin ὄτοβον. J'ai trouvé M. Mazon sceptique, malgré l'in vraisemblance métrique qu'il y aurait à garder ὅτι τε, ὅτε τε ou ὄ τί τε. Et, à la réflexion, il m'est apparu à moi-même que la question tes

moins simple. L'ἀρματόκτυπος ὄτοβος, c'est le fracas du roulement des chars, fracas produit par le heurt continu des roues contre le pavage ou contre les accidents du sol. Il ne peut se confondre ni avec le grincement éventuel des essieux (σύριγγες), ni avec ce qui est mentionné dans la suite de la strophe, le cliquetis des mors de chevaux ; grincement et cliquetis doivent être non identifiés, mais coordonnés à l'ὄτοβος, et par conséquent, la conjonction τε est intangible. Ce qui est susceptible de correction, c'est le ὅτι ou ὅτε qui précède. La correction, quelle qu'elle puisse être, sera nécessairement placée à la fin du second dimètre dochmienne, car le troisième est exactement rempli par τε σύριγγες ἐκ-λαγξαν ἐλίτ-τροχοί¹. Et comme la place manque, non seulement ὅτι ou ὅτε, mais aussi le second ὄτοβον, se trouve englobé dans la suspicion de faute ; c'est donc par erreur qu'ὄτοβον, est répété dans les mss. récents, et non qu'il figure une seule fois dans M. Contre le second ὄτοβον, j'avais surmonté une défiance instinctive et j'avais eu tort de la surmonter ; non seulement la répétition était en elle-même une figure bizarre et inquiétante, mais il était plutôt intimidant d'admettre en fin de dimètre un dochmius de huit brèves -κτυ-πον ὄ-τοβον -ξ-τοβον. Une nécessité métrique aidant maintenant à voir clair, je crois certain que ὅτι, ὅτε (ou ὄτοβον ὅτε) représentent ὀπ<ως>, mutilé ou corrompu dans des conditions que je ne saurais définir ; si on admet ἔπως, le commencement de strophe présente la forme que voici (les *pieds* sont ici séparés par des traits) :

ὦ φίλον Οἰδίπου | τέκος, ἔδεις' ἀκού- |
 οὔσα τὸν ἀρματόκτυπον ὄτοβον, ὄπως |
 τε σύριγγες ἐκ|λαγξαν ἐλίτροχοί.

La phrase se continue dans ce qui suit :

ἰππικῶν τ' ἀ<γρ>ύπων
 πηδάλιων διὰ στόμα
 περιγενέταν χαλινῶν.

Il faut ici un nominatif, coordonné avec σύριγγες comme sujet d'ἐκλαγξαν. Lire πηδάλιον : la finale a été altérée en -ων par la contagion des génitifs pluriels qui précèdent et qui suivent.

1. Étymologiquement, il faut couper ἐκλαγξαν et ἐλίτροχοί, mais l'unité phonétique de chacun des deux mots est manifestée par l'accentuation. Eschyle peut donc disjoindre les groupes κλ, τρ, disjonction qui est l'essence de l'allongement par attribution. Il peut imiter la prosodie homérique d'ἐκλαγξαν (II, 1, 46), sans pour cela imiter celle de δὲ κλαγγή (1, 49). Il le peut au moins dans les morceaux lyriques, où le chant donne une liberté particulière à l'égard de la prononciation instinctive, et où l'on contracte non seulement des formes comme θεοί ou πόλεως, mais aussi bien ποταίνην, δορυσσόω, γενύων. — Sur le dochmius apparent ὅτι τε σύριγγες, voir plus loin.

Le commencement de l'antistrophe est altéré comme celui de la strophe. Avant d'en essayer la correction, il convient de procéder à une petite enquête sur la *responsion* ou correspondance syllabique dans le genre dochmique. Ce genre est abondamment représenté dans les Sept, ce qui permettra de ne faire l'enquête que sur cette pièce seule. Examinons d'abord la seconde partie du dochmius schématique $\cup\text{—}$, $\cup\text{—}$, ensuite la première partie. La *responsion* est presque toujours stricte dans la seconde partie du dochmius, $\cup\text{—}$ y étant homologue à $\cup\text{—}$; Διογενής 128 et διὰ δέ τοι 122 sont probablement trisyllabiques; on a $\cup\cup\cup\text{—}$ = $\cup\cup\cup\text{—}$ 204-212 mais aussi $\cup\cup\cup\text{—}$ = $\cup\text{—}$ 110-128, 115-134 (douteux, car, avec Enger, on peut remplacer ἑρόμενον par ἔρμενον), peut-être $\cup\cup\cup\text{—}$ = $\cup\cup\cup\text{—}$ 233-239 (les arrangements ἄμα et, d'après Sophocle Trach. 839, ἀμμίγα, cachent vraisemblablement ἀναμίξ); ἄρ<ε> κλίνεται 346 a pour homologue ἔμμα θαλαμηπόλων 359, où ἔμμα ne peut signifier que « le spectacle », et où la correction $\cup\text{—}$ du mot final reste à trouver. Bien entendu, il n'y a jamais *responsion* entre — et $\cup\text{—}$; on a — 113-131 (ἰχθυόβόλω τριγλώχινι Ποσειδάων, voir *Rev. de philol.* 1921 p. 115), très probablement 116-135 (Ζεῦ <Ζεῦ> = φεῦ φεῦ), 698-705 (prononcer κελήση). — Dans la première partie du dochmius, la *responsion* exacte est la règle : $\cup\text{—}$ = $\cup\text{—}$ 12 fois, $\cup\cup\cup\text{—}$ = $\cup\cup\cup\text{—}$ 13 fois, $\cup\cup\cup\text{—}$ = $\cup\cup\cup\text{—}$ 31 fois; au total 56 *responsions* exactes; il y a là un indice qui recommande 125 δορυστόν trisyllabique plutôt que δορυστόν tétrasyllabique. Noter d'ailleurs les symétries entre les lignes d'un même morceau; dans 151-155 on a quatre dimètres $\cup\cup\cup\text{—}$, $\cup\cup\cup\text{—}$, et de même dans le groupe homologue, sauf que dans 164 le dactyle du second dochmius est remplacé par Ὀγκ, anomalie qui tient au privilège des noms propres (le même privilège qui ouvre le trimètre aux formes Ἀμφιάρεω tétrasyllabique, Ἀντιγόνη, Ἴππομέδοντος, Παρθενοπαιόν). Il y a là une exception d'un genre à part, qu'il serait illégitime d'ajouter avec les autres. Celles-ci ne forment pas le quart du nombre total des exemples. On a $\cup\text{—}$ = $\cup\cup\cup\text{—}$ 115-134, 233-239, 418-453, $\cup\text{—}$ = $\cup\cup\cup\text{—}$ 110-128, 116-135, 122-142 avec <ξί> σε, 347-359, 564-627, $\cup\cup\cup\text{—}$ = $\cup\cup\cup\text{—}$ 110-128, 111-129, 111-129, 112-130, 345-357, 564-627, 686-692. Aux vers 135-136, le |ἐπώνυμον Κάδμου| πόλιν de M (Κάδμου ἐπώνυμον πόλιν des autres mss.) n'est pas Κάδμου ἐπώνυμον| πόλιν, avec hiatus au moins peu ordinaire, mais bien πόλιν ἐπώνυμον| Κάδμου (Κάδμου homologue à πάντως 117); πόλιν ἐπώνυμον avait dû être réduit à πωνυμον par saut de πο à πω, ce qui explique le fourvoiement de πόλιν dans tous les mss., de ἐπώνυμον dans les mss. récents; on sait assez

qu'il n'y a pour ainsi dire pas d'interversions gratuites; cela fait un exemple de plus pour $\cup\text{—} = \cup\cup\cup$. Soit en définitive, pour la première partie du pied, 15 responsions inexactes (outre l'inexactitude liée à la présence d'un nom propre) contre 56 responsions exactes.

Personne, évidemment, ne songera à faire disparaître les quinze exceptions, mais il est clair que, là où il y a doute, la critique doit présumer l'exactitude des équivalences. A ce point de vue, et en dépit des mss., il sera satisfaisant d'écrire en place homologue $\text{—}\tau\upsilon\pi\omicron\nu\ \delta\tau\omicron\beta\omicron\nu\ \delta\pi\omega\varsigma$ et $\pi\acute{\iota}\sigma\upsilon\nu\omicron\varsigma$ $\delta\tau'$ $\delta\lambda\omicron\alpha\zeta$; le pied apparent $\delta\tau\iota$ $\tau\epsilon$ $\sigma\acute{\upsilon}\rho\iota\gamma\gamma\epsilon\varsigma$ $\epsilon\text{—}$ ($\cup\cup\cup$, $\text{—}\cup\cup$) sera à écarter si on n'ose pas, comme les mss., admettre le pied non moins surprenant $\delta\tau'$ $\delta\lambda\omicron\alpha\zeta$ $\nu\epsilon\iota\phi\omicron\mu\acute{\epsilon}\text{—}$. En transposant les mots de l'incise commandée grammaticalement par $\delta\tau\epsilon$, on aura avec responsion exacte, sauf en un seul point, $\nu\epsilon\acute{\iota}\phi\acute{\alpha}\delta\omicron\varsigma$ $\acute{\epsilon}\nu$ $\pi\acute{\upsilon}\lambda\alpha\iota\varsigma$ $\nu\epsilon\iota\phi\omicron\mu\acute{\epsilon}\nu\alpha\varsigma$ (la diphtongue $\epsilon\iota$ paraît linguistiquement justifiée) $\beta\rho\acute{\omicron}\mu\omicron\varsigma$ homologue à $\tau\epsilon$ $\sigma\acute{\upsilon}\rho\iota\gamma\gamma\epsilon\varsigma$ $\acute{\epsilon}\kappa\text{—}\lambda\alpha\gamma\zeta\alpha\nu$ $\acute{\epsilon}\lambda\iota\tau\text{—}$ $\rho\omicron\chi\omicron\iota$; cette hypothèse fournira un 4^e exemple de $\cup\text{—} = \cup\cup\cup$ et une 16^e exception au principe de la responsion exacte. Enfin le $\theta\epsilon\omicron\iota\varsigma$ des mss., supposé authentique pour un moment, viendra se placer avant $\pi\acute{\iota}\sigma\upsilon\nu\omicron\varsigma$, suivant l'hypothèse de Hermann, pour compléter le pied incomplet $\text{—}\chi\alpha\iota\alpha$ $\beta\rho\acute{\epsilon}\tau\eta$ et correspondre à $\text{—}\mu\alpha\tau\omicron\chi\text{—}$ de la strophe; mais $\theta\epsilon\omicron\iota\varsigma$ ne peut être authentique, car les $\theta\epsilon\omicron\iota$ sont évidemment la même chose que les $\delta\alpha\acute{\iota}\mu\omicron\nu\epsilon\varsigma$. Ce n'est pas un substantif qu'on attend, c'est un pronom. Au lieu donc du $\pi\acute{\iota}\sigma\upsilon\nu\omicron\varsigma$ $\theta\epsilon\omicron\iota\varsigma$ des mss. et du $\theta\epsilon\omicron\iota\varsigma$ $\pi\acute{\iota}\sigma\upsilon\nu\omicron\varsigma$ de Hermann, lisons $\sigma\acute{\rho}\iota\sigma$ \langle $\iota\nu$ $\pi\acute{\iota}\sigma$ \rangle $\upsilon\nu\omicron\varsigma$; on aura eu $\sigma\acute{\rho}\iota\sigma\upsilon\nu\omicron\varsigma$ par saut de $\iota\sigma$ à $\iota\sigma$, puis $\pi\acute{\iota}\sigma\upsilon\nu\omicron\varsigma$ par arrangement, puis $\pi\acute{\iota}\sigma\upsilon\nu\omicron\varsigma$ $\theta\epsilon\omicron\iota\varsigma$ par intrusion de glose complète. Les trois lignes d'antistrophe prennent donc la forme suivante :

$\acute{\alpha}\lambda\lambda'$ $\acute{\epsilon}\pi\iota$ $\delta\alpha\iota\mu\acute{\omicron}\nu\omicron\nu\omega\nu$ $\pi\rho\acute{\omicron}\delta\delta\rho\omicron\mu\omicron\varsigma$ $\eta\lambda\theta\omicron\nu$ $\acute{\alpha}\rho\text{—}$
 $\chi\alpha\iota\alpha$ $\beta\rho\acute{\epsilon}\tau\eta$, $\sigma\acute{\rho}\iota\sigma\iota\nu$ $\pi\acute{\iota}\sigma\upsilon\nu\omicron\varsigma$, $\delta\tau'$ $\delta\lambda\omicron\alpha\zeta$
 $\nu\epsilon\acute{\iota}\phi\acute{\alpha}\delta\omicron\varsigma$ $\acute{\epsilon}\nu$ $\pi\acute{\upsilon}\lambda\alpha\iota\varsigma$ $\nu\epsilon\iota\phi\omicron\mu\acute{\epsilon}\nu\alpha\varsigma$ $\beta\rho\acute{\omicron}\mu\omicron\varsigma$.

$\Nu\epsilon\acute{\iota}\phi\acute{\alpha}\delta\omicron\varsigma$ ($\lambda\iota\theta\acute{\alpha}\delta\omicron\varsigma$ Naber), étonne quelque peu; une $\nu\epsilon\acute{\iota}\phi\acute{\alpha}\varsigma$ a-t-elle un $\beta\rho\acute{\omicron}\mu\omicron\varsigma$? M. Mazon, qui dans sa traduction a mis « avalanche », m'explique par lettre qu'il entend exactement une tourmente de neige, et il cite le $\nu\epsilon\acute{\iota}\phi\acute{\alpha}\varsigma$ $\pi\omicron\lambda\acute{\epsilon}\mu\omicron\iota\omicron$ de Pindare, Isthm. 3,35. — Reste à examiner comment ont pu se produire les fautes compliquées de l'antistrophe. Je ne doute pas que le principe n'en ait été le retour des lettres $\rho\omicron\mu\omicron\varsigma$ ($\pi\rho\acute{\omicron}\delta\delta\rho\omicron\mu\omicron\varsigma$, $\beta\rho\acute{\omicron}\mu\omicron\varsigma$), cela dans un manuscrit ancêtre des nôtres, où six dimètres dochmiques étaient *lignés* comme de la prose. Ils pouvaient former quatre lignes sensiblement égales (23 lettres, 22, 21 ou 23, 24 ou 22), dont les trois dernières auraient été omises par saut de $\rho\omicron\mu\omicron\varsigma$ à $\rho\omicron\mu\omicron\varsigma$. Après le rétablissement des trois lignes est intervenu un

réviseur métricien (il n'a pas su couper ἀρ|χαῖα, comme étaient coupés dans la strophe ἀκού|ουσα et σύ|ριγγες), mais il a établi partout une responsion approximative, et dans ses deux dernières lignes une responsion exacte; il a alors fait à rebours exactement ce que je viens de faire ici, c'est-à-dire remanié librement l'ordre des mots d'après des considérations métriques. Son texte devait porter encore σφίσιν πίσυνας et non πίσυνας θεοῖς. — Dans le texte des mss., le pied étrange ὅτι τε σύριγγες ἐ- se trouve être homologue à un pied ayant exactement la même étrangeté (ἔτ' ὄλοα̅ς νεφομέ-). Ce n'est pas cela qui ébranlerait le principe de la responsion exacte, au contraire! mais, ici, j'attribuerais l'exactitude de responsion à l'arrangeur métricien dont j'ai supposé l'existence. La place des deux pieds n'est d'ailleurs nettement homologue que si on scande par la fin, à rebours. La scansion directe conduit à des difficultés. Si d'ailleurs on obéit aux mss., on est contraint de remplacer πίσυνας θεοῖς par θεοῖσι πίσυνας, avec une interversion gratuite qui doit être écartée par la question préalable; c'est d'ailleurs une de ces corrections métriques qui, a priori, ne sont que des palliatifs; ce serait, en outre, faire fond sur un mot visiblement apocryphe (θεοῖς). Enfin la leçon traditionnelle amène à admettre des dimètres terminés par ∪∪∪ au lieu de ∪- (ἔτοβον devant voyelle, νιφάδος devant voyelle), alors que, dans la tragédie tout entière, il n'y a pas un seul exemple solide de cette structure; au point de vue de la syntaxe ou du style, rien ne justifie l'incise commençant par νιφάδος au lieu de commencer par ὅτ'. — Pour compléter l'enquête sur la responsion dans les Sept, il faut joindre à cette étude celle d'un autre passage de la même tragédie, aussi en dochmiaques.

Sept 120-123 Ἄργεῖοι δὲ πόλισμα Κάρδμου | κυκλοῦνται, φόβος δ' ἀρηίῳν ὀπλων <μ' ἔδου>, διὰ δὲ τοι γενύων (=∪∪) ἱππ[ε]ίων | κινύρονται φόνον χαλινοί (Mazon, *exempli gratia*). Ne croyant pas qu'il soit légitime de supposer une omission gratuite (surtout au commencement d'une ligne Manuel §§ 559-560), j'écarte par la question préalable le supplément <μ' ἔδου>. Je repousserais de même <προθεῖ>, et pourtant προθεῖ donnerait un meilleur sens, car μ' ἔδου, étant la confession d'une peur personnelle, affaiblit le tableau des motifs de peur. — Si j'avais songé à προθεῖ, c'est qu'il me paraît extrêmement invraisemblable qu'ὀπλων soit un génitif possessif; le φόβος et les ὀπλα doivent être non combinés en un terme unique, mais opposés ou comparés l'un à l'autre. La réflexion sur ce point m'a amené à penser que le ἀρηίῳν des copistes cache non le génitif pluriel Ἄρειῳν « du dieu

Arès », épithète assez oiseuse, mais bien le comparatif ἀρείων. Ἀρείων ὄπλων, supérieur aux armes, meilleur instrument de victoire que les armes. Ce qui manque donc devant διὰ δέ τοι, c'est un substantif, sujet dont dépend le comparatif. Je propose donc φόβος (ou Φόβος? cf. 45) ἀρείων ὄπλων | <βία>· διὰ δέ τοι. L'idée d'une efficacité de la terreur en soi achemine l'imagination à entendre un glas dans le cliquetis des mors, figure saisissante, mais qui a quelque besoin d'être préparée. — Le διὰδ des mss. serait donc une réduction de βιαδιὰδ. Un dédoublement pur et simple de ιαδιὰδ est difficile à admettre si près de la marge; se serait-il produit au temps d'une linéation autre? Ou bien la suggestion des δ avait-elle fait écrire διαδιὰδ, qu'ensuite on aurait mutilé en διὰδ volontairement? — Si c'est βία qui correspondait au tribraque de l'antistrophe, cela fait, dans les dochmiacques, un exemple de plus de l'équivalence ∪ — = ∪∪∪, et une 17^e exception au principe de la respension exacte.

Sept 426 : voir 529. — 515-520 : voir 195.

Sept 529-549 (et 426). La tirade sur Parthénopée présente un désordre évident, qui a fait proposer des transpositions et des éliminations. Avant de traiter la question d'ensemble, il faut tirer au clair le rapport entre le dernier vers, πύργους ἀπειλεῖ τοῖσδ' ἄ μὴ κραίνου θεός, et un vers de la tirade sur Capanée (426), πύργους ἀπειλεῖ δαίν', ἄ μὴ κραίνου τύχη. Un des deux vers est forcément une citation de l'autre, faite de mémoire; mais lequel des deux est authentique? c'est 426 suivant MM. von Wilamowitz et Mazon (il est certes tentant, en effet, de condamner 549, qui figure dans un passage fautif), mais c'est 549 suivant Lachmann. C'est à Lachmann que je donne raison sans hésiter. 426 est suspect d'abord parce qu'il interrompt un raisonnement (ὁ κόμπος δ' οὐ κατ' ἀνθρώπων φρονεῖ — | θεοῦ τε γὰρ θέλοντος ἐκέρσειν πόλιν | καὶ μὴ θέλοντός φησιν). Ensuite, δαίν', à côté de ἄ μὴ κραίνου τύχη (ou θεός), est un mauvais remplissage; il affaiblit le style, comme il arrive inévitablement quand on cite sans vérifier¹. Enfin, vu le ton religieux de toute la tragédie, la vraie leçon est certainement le θεός de 549, non le τύχη de 426, mot vague (τύχη exprime un souhait, θεός exprime une prière). Or θεός est inadmissible dans 426 à cause du contexte; on voit donc bien pourquoi τύχη lui a été substitué là, tandis qu'on ne pourrait expliquer la substitution

1. J'ai vu Brunetière, citant Athalie dans un journal, écrire *fidèle en toutes ses promesses, pour en toutes ses menaces*.

inverse dans 549. — Examinons maintenant la tirade 529-549, le vers 549 y étant décidément compris.

Dans les six tirades sur les six chefs des assiégeants autres que Parthénopée, les tout premiers vers font connaître le nom de l'homme, la désignation de la porte qu'il attaque, et en outre, à partir de la troisième tirade, le numéro d'ordre que le messager assigne au guerrier. C'est ce que veut une logique certaine, le rôle du messager étant de renseigner Etéocle, et avec Etéocle les spectateurs, non de leur proposer des devinettes. Il n'est pas imaginable qu'il ait pu en être autrement dans la tirade sur Parthénopée. Il faut donc à tout prix, et en dépit d'une impossibilité grammaticale apparente (cf. ce qui a été fait *Rev. de phil.* 1921 p. 128 pour 275-276) rendre contigus les deux groupes de vers 526-528 d'une part, 547-549 d'autre part. Le premier des deux groupes à réunir est τὸν δὲ πέμπτον αὖ λέγω | πέμπταισι προσταχθέντα Βορραΐαις πύλαις | τύμβον κατ' αὐτὸν Διογενεῦς Ἀμφίονος; remarquer, en passant un πύλαις dont il sera question plus loin. Le second groupe est Παρθενοπαιὸς Ἀρχάς. Ὁ δὲ τοιάσδ', ἀνὴρ | μέτοιχος, Ἄργεϊ δ' ἐπίνων καλὰς τροφάς, | πύργοις ἀπειλεῖ τοιάσδ' ἂ μὴ κραινοὶ θεός. Comme ce second groupe ne peut pas précéder immédiatement l'autre, il faut qu'il le suive immédiatement, ce qui conduit à y faire une rectification grammaticale Παρθενοπαιὸν Ἀρχάδ'; les nominatifs indus viennent de ce que, dans le texte traditionnel, le groupe de vers en question suit 545-546, où Parthénopée est sujet d'un verbe. — Le groupe qui contient Παρθενοπαιὸς, ou plutôt -παιὸν, étant ainsi transporté dans la partie initiale de la tirade, il devient possible à Etéocle (et aux spectateurs, ainsi qu'aux lecteurs modernes et aux philologues qui peinent sur le texte) de comprendre l'allusion étymologique de 536-537, παρθένων ἐπώνυμον φρόνημα. Un groupe de trois vers a donc été transporté par les copistes très loin de sa vraie place. Phénomène rare; d'ordinaire, les fourvoiements de vers omis n'entraînent qu'un déplacement très léger si l'omission a été réparée en marge latérale, un déplacement inférieur ou égal à une demi-page quand les vers omis ont été rétablis en marge supérieure ou inférieure. Il faut donc que la faute primitive, l'omission dont le fourvoisement a été la conséquence, ait eu elle-même un caractère exceptionnel d'ampleur. Recherchons-en en effet l'origine, nous ne pourrions pas ne pas supposer qu'il y a eu un saut du πύλαις final de 527, signalé plus haut, à un autre πύλαις final placé dans 538, non pas 11 lignes plus loin comme dans les manuscrits, mais, si on tient compte de la transposition du groupe 547-549, au moins 14 vers plus loin. Une pareille omission indique probablement

que le copiste, en étant resté un soir au premier πύλαις, a repris au second πύλαις le premier matin ouvrable suivant. J'ai eu l'occasion d'indiquer, dans les Captifs de Plaute, une omission de 16 vers, occasionnée elle aussi par le retour d'un même mot final, et qui a donné naissance à un désordre plus grave que celui du morceau sur Parthénopée. On conçoit en effet quel aspect, déconcertant pour un nouveau copiste, présente une page où tous les blancs sont envahis par des paquets de vers que le correcteur n'a su où fourrer. — Les circonstances, en pareil cas, donnent à la critique méthodique une grande liberté d'action et lui commandent la hardiesse. Les raisons de prudence tombent, car on ne discerne plus ce qui est imprudent. Puisque tout ce qui séparait les deux πύλαις a été omis et rétabli, le philologue a le droit de réordonner hardiment non seulement les vers placés entre les deux πύλαις, mais même les vers voisins des deux πύλαις, car il n'a pu y avoir aucune raison qui empêchât la restitution de déborder la lacune. L'explication générale de la faute dispense des explications de détail et les seuls guides de la pensée sont ici le sentiment de la logique et celui du goût.

Il convient donc d'accueillir une heureuse proposition de M. Mazon, qui place 545-546 juste avant 538, le vers du second πύλαις. Sa correction va même mieux avec la place assignée ci-dessus à 547-549 qu'avec une hypothèse défectueuse empruntée à Kirchoff; gagner en valeur avec le temps, c'est ce qui est arrivé à plus d'une bonne conjecture, les parcelles d'une même vérité se prêtant une force mutuelle. — La réunion des deux groupes 536-537 et 545-546 donne un excellent enchaînement des idées : ὃ δ' οὐ τι παρθένων ἐπώνυμον | φρόνημα, γοργὸν δ' ὄμμα ἔχων, προσίσταται, | ἔλθων¹ δ' ἔοικεν οὐ καπηλεύσειν μάχην, | μακρᾶς κελεύθου δ' οὐ καταισχυνεῖν πόρον. — J'en étais resté à ces conclusions premières, quand un échange d'idées avec M. Mazon m'a fait apercevoir d'autres considérations. Il ne faut pas que l'allusion étymologique au nom de Parthénopée soit trop loin de ce nom lui-même, ni que l'idée de comparer l'ἀνδρόπαις ἀνήρ aux παρθένοι soit précédée de la mention de sa barbe naissante. Il faut qu'ἔλθων (545) vise l'émigration qui est particulière à l'Arcadien, métèque d'Argos, non pas le simple trajet d'Argos à Thèbes, trajet commun à tous les assiégeants. Donc le groupe de quatre vers composé du couple 536-537 et du couple 545-546 est à transporter avant le groupe

1. M. Mazon, faisant précéder ἔλθων du vers 548, a dû effacer le δ' suivant mais ce δ' n'a plus à disparaître; il oppose maintenant ἔλθων au προσίσταται de 537.

529-535. Cela fait, le portrait physique de Parthénopée précède immédiatement, ce qui est d'une logique parfaite, la description de son bouclier; celle-ci est liée au portrait physique par l'expression d'un contraste (c'est tout juste si la barbe commence à lui pousser, mais sa jeunesse ne le rend pas modeste, ἀρτι... οὐ μὴν ἀκόμπαστός γ'). Ce contraste n'est d'ailleurs qu'une reprise de celui qui a déjà été exprimé (βίχ' Διὸς, τόδ' αὐδ' ἀνδρόπαις ἀνήρ). — Au v. 544 ἀνδρὶ τῷδ' contient un pronom oiseux, et le lien logique avec le vers qui le précède n'est pas exprimé. Lire donc τῶνδ' = Καθμείων; τῶνδ' a été mêlé τῶιδ'¹ par suggestion de ἀνδρὶ.

Parthénopée n'est donc plus ἔδε en cet endroit. En revanche, j'écris au vers 547 ἔδε au lieu de ἔ δε (cf. en place homologue, au vers 424, γίγας ἔδ' ἄλλος dit de Capanée); ce petit changement rendra plus naturel le ἔ δ' de 536, si celui-ci est authentique (la reprise du sujet par ἔ δ' montrerait que le messager passe d'un point de vue à un autre, des rapports entre Parthénopée et Argos aux traits qui constituent la personnalité du guerrier). Mais ἔ δ' est-il authentique au vers 536? Placé par erreur après une phrase (534-535) où Parthénopée ne figure plus grammaticalement, le vers 536 peut avoir été retouché en conséquence (c'est pour une raison analogue qu'au vers 547 Παρθενόπαιον Ἀρχάδ' a été mis au nominatif). Au lieu de ἔ δ', le vers 536 pouvait avoir, à l'origine, ἔς. Je laisse aux hellénistes le soin d'élucider ces délicates questions de pronoms, lesquelles sont ici accessoires. — Voici l'aspect d'ensemble que prend le morceau sur Parthénopée. Le προσίσταται de 537, que M. Mazon, fort à propos, avait éloigné du ἐφίσταται de 538, en est maintenant séparé par neuf vers.

τὸν δὲ πέμπτον αὖ λέγω,
 πέμπταισι προσταθθέντα Βορραίαις πύλαις,
 528 τύμβον κατ' αὐτὸν Διογενοῦς Ἀμφίονος,
 547 Παρθενόπαιον Ἀρχάδ' ἔδε τοιῶσδ', ἀνήρ
 548 μέτοικος, Ἄργει δ' ἐκτίνων καλάς τροφάς,
 549 πύργοις ἀπειλεῖ τοῖσδ' ἄ μὴ κραίνωι θεός.
 536 Ὁ δ' [?] ὤμῶν, οὔτι παρθένων ἐπώνυμον
 537 φρόνημα, γοργὸν δ' ἔμμ' ἔχων, προσίσταται,
 545 ἔλθῶν δ' ἔοικεν οὐ καπηλεύσειν μάχην,
 546 μακρᾶς κελεύθου δ' οὐ κατασχυνεῖν πόρον.
 529 ἔμνουσι δ' αἰχμὴν ἣν ἔχει, μᾶλλον θεοῦ
 σέβειν πεποιθῶς ὁμμάτων θ' ὑπέρτερον,

1. Inverse est l'heureuse correction de M. Mazon au vers 637, ἀνδρηλάτῃ pour -την. Ici, la faute appartient à la partie sautée et rétablie.

- ἤ μὴν λαπάξειν ἄστου Καδμείων βία
 Διός· τόδ' αὐδ' ἄ μητρὸς ἐξ ὄρεσκού
 βλάστημα καλλίπρωρον, ἀνδρόπαις ἀνήρ.
 Στείχει δ' Ἴουλος ἄρτι διὰ παρηΐδων,
 535 ὥρας φουούσης ταρφῦς ἀντέλλουσα θριξί·
 538 οὐ μὴν ἀκόμπηστος γ' ἐφίσταται πύλαις·
 τὸ γὰρ πόλεως ὄνειδος ἐν χαλκηλάτῳ
 σάκει, κυκλωτῷ σώματος προβλήματι,
 Σφίγγ' ὠμόσιτον προσμεμηχανημένην
 γόμοις ἐνώμα, λαμπρὸν ἔκκρουστον δέμας·
 φέρει δ' ὑπ' αὐτῇ φῶτα Καδμείων ἕνα
 544 ὡς πλείστ' ἐπ' ἀνδρὶ τῶνδ' ἰάπτεσθαι βέλη.

Sept 876-879 : πατρώους δόμους ἐλόν|τες μέλεσι σὺν ἀλκᾷ. | Μέλεσι
 δῆθ' οἱ μέλεους θανάτους | ἠύροντο... La comparaison de l'anti-
 strophe a fait proposer des interversions, δόμους πατρώου. ἐλόντες,
 δόμους ἐλόντες πατρώους. Mais la méthode interdit de supposer des
 interversions gratuites, c'est-à-dire, à l'origine, des omissions gra-
 tuites. Or le passage contient un principe de faute parfaitement
 visible, le retour de μέλεσι (le mot a d'abord une valeur d'iambe,
 ensuite une valeur d'anapeste). Il y a eu saut de μέλεσι à μέλεσι,
 et, a priori, il est probable que les deux μέλεσι étaient placés
 symétriquement, comme les deux δαίους homologues dans le pas-
 sage des Perses. Lire μέλεσι πατρώους ἐλόν|τες δόμους σὺν ἀλκᾷ ; ici
 πατρώους est avantageusement mis en relief par la disjonction de
 δόμους.

Sept 913-917. Linéation de M, avec la linéation de l'anti-
 strophe au-dessous :

- str. δόμων μάλ' ἀχάεσσα τοὺς προπέμπει
 ant. δυσδαίμων σπιν ἢ τεκοῦσα

 str. δαίκτηρ γόος αὐ-
 ant. πρὸ πᾶσάν γυναικῶν ἐπόσαι

 str. τόστονος αὐτοπήμων.
 ant. τεχνόγονοι κέκληνται.

Le manque de concordance entre les deux linéations autorise
 à supposer que des lignes de la strophe avaient été sautées et
 rétablies ; il serait donc possible qu'il y eût à y modifier l'ordre
 des mots (l'origine de la faute primordiale m'échappe, mais il
 me paraît à propos de ne pas séparer ce saut vertical des autres).

D'autre part, l'archiplat $\mu\lambda\lambda'$ ne peut venir que d'une glose substituée (Eschyle avait-il dit $\zeta\alpha\chi\acute{\alpha}\epsilon\sigma\sigma\alpha$, comme il dit $\zeta\alpha\pi\lambda\eta\theta\eta\varsigma$, $\zeta\acute{\alpha}\pi\upsilon\rho\omicron\varsigma$, et suivant Geel $\zeta\alpha\chi\rho\epsilon\iota'$ *ἐπη* Suppl. 194?); la glose aussi a pu prêter à interversion. Avec l'adjectif glosé a dû disparaître le substantif son support, probablement le $\iota\acute{\alpha}$ de Weil. Ces considérations permettent de restituer (avec toutes réserves sur le mot initial) : $\zeta\alpha\chi\acute{\alpha}\epsilon\sigma\sigma' \iota\acute{\alpha} \delta\omicron\rho\omega\omicron\nu\tau\omicron\upsilon\varsigma \pi\rho\omicron\pi\acute{\epsilon}\mu\pi\epsilon\iota, \delta\alpha\iota\kappa\tau\eta\rho \gamma\omicron\omicron\varsigma$... La correction proposée rend superflue la semi-conjecture $\delta\omicron\rho\omega\omega\langle\nu \mu\acute{\epsilon}\rangle\nu \mu\acute{\alpha}\lambda\lambda'$ de M. Mazon. — Au lieu d' $\acute{\alpha}\chi\acute{\alpha}\epsilon\sigma\sigma\alpha \tau\omicron\upsilon\varsigma$ (- $\epsilon\sigma\sigma'$ $\iota\acute{\alpha} \tau\omicron\upsilon\varsigma$?), les mss. récents ont $\acute{\alpha}\gamma\omega \acute{\epsilon}\pi' \alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon\varsigma$ ou $\acute{\alpha}\chi\eta\nu \acute{\epsilon}\varsigma \alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon\varsigma$, ce qui indique obscurité dans une surcharge, qu'il s'agisse du texte ou de la glose.

II

Corrections diverses.

Pers. 957-961 (et 34) :

957 *str.* | $\omicron\iota\omicron\varsigma \eta \Phi\alpha\rho\chi\nu\delta\acute{\alpha}\chi\eta\varsigma$ |968 *ant.* | $\eta \Lambda\tilde{\iota}\lambda\iota\omicron\varsigma \epsilon\upsilon\pi\acute{\alpha}\tau\omega\rho$ |

Σούσας, Πελάγων | και Δοτάμας ἡδ' 'Α-

Μέμφις, Θάρυβις, και Μασίστρας |

γαβάτας, Ψάμμις, Σουσισχάνης τ' |

'Αρτεμβάρης τ' ἡδ' 'Υσταίχμας ; |

'Αγβατανά λιπών ; |

τάδε σ' ἐπανέρομαι |.

Pour rétablir la responsion, Robortello a supprimé *καί* devant $\Delta\omicron\tau\acute{\alpha}\mu\alpha\varsigma$ et fait de ce nom un anapeste. Le procédé était améthodique ; les conjonctions, en effet, sont réparties et diversifiées d'une façon arbitraire, qui ne convient qu'au poète en tant que versificateur, et qu'un copiste ne pouvait songer à modifier sans motif visible. $\text{Καί } \Delta\omicron\tau\acute{\alpha}\mu\alpha\varsigma$, d'ailleurs, est homologue à $\text{καί } \text{Μασίστρας}$ (soit qu'il y ait là un épitríte, soit plutôt que $\Delta\omicron\tau\acute{\alpha}\mu\alpha\varsigma$ doive être rectifié en quelque chose comme $\Delta\omega\tau\acute{\alpha}\mu\alpha\varsigma$, $\Delta\omicron\zeta\acute{\alpha}\mu\alpha\varsigma$ ou $\Delta\omicron\sigma\tau\acute{\alpha}\mu\alpha\varsigma$) ; le *καί* que supprimait Robortello est donc l'homologue d'un autre *καί*, ce qui le rend particulièrement respectable à la critique. — Si l'on cherche la vraie place de la faute à effacer, il n'est pas difficile de la découvrir. Elle est dans le nom propre $\Sigma\upsilon\sigma\iota\sigma\chi\acute{\alpha}\nu\eta\varsigma$. Ici, en effet, ce personnage arrive d'Écbatane, tandis qu'au vers 34 il vient d'Égypte. Il y a évidemment deux guerriers distincts. Weil avait aperçu cette vérité ; il fondait les deux noms $\Phi\acute{\alpha}\mu\mu\iota\varsigma$ et $\Sigma\upsilon\sigma\iota\sigma\chi\acute{\alpha}\nu\eta\varsigma$ en un seul nom $\Psi\alpha\mu\mu\iota\sigma\chi\acute{\alpha}\nu\eta\varsigma$. Je croirais plutôt à deux noms courts, $\Psi\acute{\alpha}\mu\mu\iota\varsigma$, $\Sigma\omicron\upsilon\sigma\iota\varsigma$, dont le second

aurait été allongé (complété, dans l'idée de celui qui a fait cette retouche), d'après 34. — Sur Σουσισκήνης, Πηγασταγών Αιγυπτογέννης (34-35), le scoliaste nous dit : τινές διακρούσι Σούσις κα<ι> Κά<ι> Κήνης κα<ι> Πηγᾶς κα<ι> Ταγῶν· τὰ γὰρ ὀνόματα πέπλακε κα<ι> οὐκ ἔστιν Αἰγυπτιακὰ. Je ne crois pas qu'il faille, dans 34, couper Σούσις, Κήνης, car nous retomberions dans la contradiction de tout à l'heure, Σούσις venant à la fois d'Ecbatane et d'Égypte. Mais si, dans 961, on lisait primitivement Σούσις, c'est ce Σούσις qui a pu susciter la théorie d'après laquelle le Σουσισκήνης de 34 cachait deux noms. — Quoi qu'il en soit de la forme exacte des noms, il est clair que la difficulté métrique était illusoire. Il est clair aussi que des copistes anciens, comme les philologues d'aujourd'hui, ont parfois pris la peine de collationner les énumérations de noms d'hommes les unes avec les autres, et que par conséquent, toutes les fois qu'on retrouve deux fois un même nom, il y a suspicion générale qu'un des deux exemples a pu être retouché. Φαρνδάκης, par exemple, n'a pas dans notre passage la même prosodie qu'au vers 31 ; est-ce Eschyle qui en a pris à son aise, ou est-ce un copiste qui lui a prêté une contradiction ? Le Μασίστης d'Hérodote est Μασίστρας 970, Μασίστρης 30 ; y a-t-il là un personnage, ou y en a-t-il deux ?

Pers. 1001-1013.

- str.* < X. > Βεβᾶσι γὰρ < τ > οἴπερ ἀγρέται στρατοῦ.
 < Ch. > Βεβᾶσιν, οἶ, νῶνυμοι.
 < X. > Ἴη ἰή, ἰῶ ἰῶ,
 ἰῶ ἰῶ δαίμονες
 ἔθε< ν > τ' ἄελπτον κακόν.
 < Ch. > Διαπρέπον οἶον δέδορκεν ἼΑτ.
ant. < X. > Πεπλήγμεθ', οἶα δι' αἰῶνος τύχα,
 < Ch. > Πεπλήγμεθ', εὐδῆλα γάρ.
 < X. > νέα νέα δὴα δὴα,
 Ἴάνων ναυβατῶν
 κύρσαντες οὐκ εὐτυχῶς.
 < Ch. > Δυσπόλεμον δὴ γένος τὸ Περσᾶν.

La distribution du dialogue ne peut être que conjecturale ; je l'ai établie comme il m'a paru naturel. A la quatrième ligne de la strophe, au lieu de ἰῶ ἰῶ, je lirisais Ἴάνων comme à la place homologue de l'antistrophe ; *ιωιω* est l'arrangement d'une mélecure *ιωιω*. La faute ἰῶ ἰῶ a eu sa répercussion dans la faute *ἔθετ'* pour *ἔθεντ'* ; un copiste n'aurait pas cru voir un vocatif dans Ἴάνων δαίμονες. — Le poète, qui respecte la couleur locale en ce qui touche à la mollesse perse et au culte des rois, a reculé

devant la peinture du monothéisme, comme s'il pressentait le danger chrétien. Il est dit pourtant que les Perses ont renversé les idoles (809-812), et Xerxès, ici, se rappelle que les *δαίμονες* de l'ennemi ne sont pas siens. Eschyle aussi se le rappelle, car il est fier que les dieux vainqueurs soient ceux de son peuple. Hors de ce passage, rien n'est plus curieux que la façon dont Eschyle dénature la pensée perse; à ce propos, je ne puis oublier la conversation que j'ai eue jadis avec une jeune princesse persie, qui ne pouvait se consoler qu'à Salamine eût succombé la vraie religion.

Pers. 1018-1022 : Ὀρᾶς τὸ λοιπὸν τόδε (son char) τᾶς ἐμᾶς στολᾶς; | — Ὀρῶ ὄρω. | — Τάνδε τ' ὀπισθοδέγμονα | — Τί τόδε λέγεις σεσωσμένον; — θησαυρὸν βελέεσσιν. En écrivant *τάνδε*, le copiste pensait *φαρέτρην*. On lit *τόνδε* avec Porson, en liant le masculin au *θησαυρὸν* qui va venir; mais ni *τάνδε*, ni *τόνδε* ne convient, car la question du chœur, τί τόδε λέγεις, prouve que le roi n'a pas montré l'objet. Lisons *ταῖδε*, c'est-à-dire *τᾶδε* « de ce côté » [inversement, lire *τῶνδ'* pour *τῶδ'* Sept 544, ci-dessus). Le roi, qui arrive d'Europe, qui a déchiré son vêtement, n'a plus son carquois attaché dans le dos, comme les archers du Louvre; l'objet est déposé dans le char, et Xerxès se borne à indiquer la direction que le regard doit suivre.

Sept 116-117 :

| ἀλλ' ὦ Ζεῦ πάτερ παντελής,
πάντως | ἄρηξον δαίμων ἄλωσιν | .

Homologue à *σύ τ' Ἀρης, φεῦ φεῦ*... avec *dochmius* à pénultième longue; on attend donc devant *πάτερ* un *dochmius* à pénultième longue (ci-dessus, 1922, p. 105). A *φεῦ φεῦ*, une semi-conjecture de Hermann fait correspondre *Zεῦ <Zεῦ>*; le dédoublement, bien entendu, a dû ici être volontaire. A *σύ τ' Ἀρης*, M. Mazon fait correspondre *metri causa ἀλλ' <ἀ μσί> ὦ*. Je lirais *ἴλα<ος> ὦ Ζεῦ <Zεῦ>*; *ἀλλ'* semble être un arrangement de *ΙΑΑ* lu *ΙΑΛ*. Il est probable que la faute préalable, la mutilation d'*ἴλαος* en *ἴλα*, a consisté dans un quasi dédoublement, le groupe *ος* ressemblant à l'*ω* qui suivait. Le groupe *σσω* est toutefois trop près de la marge pour que le procès soit si simple. De la fin de la ligne *κῶμα γὰρ περὶ πτόλιν* (17 lettres), un copiste avait dû sauter à la fin de la ligne *ἄρηξον δαίμων ἄλωσιν* (17 lettres); si cela est, le quasi-dédoublement, et la mélecture qui en était la condition, ont eu lieu plus ou moins loin de la marge, sur une surcharge de correcteur; dans cette surcharge, l'*ι* même d'*ἴλαος* pouvait-il singer un *α*? — *ἴλαος* = *ἴλεως* a normalement l'*α* long

comme $\lambda\acute{\alpha}\delta\omicron\varsigma = \lambda\epsilon\acute{\omega}\varsigma$, et c'est la quantité qu'Eschyle lui donne dans les Euménides. Mais Sophocle a fait l' α bref, ce qui prouve que, sur la forme non attique, les Attiques n'avaient pas une doctrine sûre.

Sept 587-588, Amphiaraios à Polynice : $\acute{\epsilon}\gamma\omega\gamma\epsilon \mu\acute{\epsilon}\nu \delta\eta \tau\eta\gamma\delta\epsilon \pi\iota\alpha\nu\acute{\omega} \chi\theta\acute{\omicron}\nu\chi \mid \mu\acute{\alpha}\nu\tau\iota\varsigma \kappa\epsilon\kappa\epsilon\upsilon\theta\acute{\omega}\varsigma \pi\omicron\lambda\epsilon\mu\iota\alpha\varsigma \acute{\epsilon}\pi\iota$ (ὕπο recc.) $\chi\theta\omicron\nu\acute{\omicron}\varsigma$. Renforcé par $\gamma\epsilon \mu\acute{\epsilon}\nu \delta\eta$ (cf. Suppl. 273 $\mu\alpha\kappa\rho\acute{\alpha}\nu \gamma\epsilon \mu\acute{\epsilon}\nu \delta\eta \rho\eta\sigma\iota\nu \omicron\upsilon \sigma\tau\acute{\epsilon}\rho\gamma\epsilon\iota \pi\acute{\omicron}\lambda\iota\varsigma$), $\acute{\epsilon}\gamma\omega$ marque une antithèse énergique : « tandis que tu es pour ta patrie un parricide, moi je serai son bienfaiteur. » Cela signifie que, miraculeusement englouti dans le sol, Amphiaraios rendra après sa mort des oracles souterrains. $\text{Κερωνῶ γὰρ σχισθεῖσα ἔλαβεν αὐτὸν}$, dit le scoliaste, et ensuite $\omicron\upsilon\tau\omicron\varsigma \gamma\acute{\alpha}\rho \acute{\epsilon}\kappa\epsilon\acute{\iota} \kappa\alpha\tau\alpha\pi\omicron\theta\epsilon\iota\varsigma \acute{\upsilon}\pi\omicron \tau\eta\varsigma \gamma\eta\varsigma \acute{\upsilon}\sigma\tau\epsilon\rho\omicron\nu \mu\epsilon\tau\acute{\alpha} \theta\acute{\alpha}\nu\alpha\tau\omicron\nu \acute{\epsilon}\mu\acute{\alpha}\nu\tau\epsilon\upsilon\epsilon\nu$. Le bienfait exprimé par $\pi\iota\alpha\nu\acute{\omega}$ sera donc de nature mystique ; le premier mouvement du lecteur, néanmoins, sera de croire que le devin présente sa chair comme un futur engrais. Le $\chi\theta\acute{\omicron}\nu\chi$ qui suit $\pi\iota\alpha\nu\acute{\omega}$, d'autre part, est suspect à cause du $\chi\theta\omicron\nu\acute{\omicron}\varsigma$ du second vers. Il est d'ailleurs inutile, $\tau\eta\gamma\delta\epsilon$ suffisant à désigner la $\pi\alpha\tau\rho\iota\varsigma \gamma\alpha\acute{\iota}\alpha$ de Polynice (585) et, vu l'idée directrice, équivalant ici à $\tau\eta\gamma\delta\epsilon \alpha\upsilon\tau\eta\gamma$. $\chi\theta\acute{\omicron}\nu\alpha$ est visiblement une glose complétive de $\tau\eta\gamma\delta\epsilon$, glose qui a évincé les syllabes primitivement placées après $\pi\iota\alpha\nu\acute{\omega}$. Quelles pouvaient être ces syllabes ? Un $\xi\acute{\epsilon}\nu\eta\nu$ ou un $\xi\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$ conviendrait métriquement, et, vu en soi, conviendrait à l'antithèse, mais l'idée est déjà rendue par $\pi\omicron\lambda\epsilon\mu\iota\alpha\varsigma$, et avec plus de force encore. Un équivalent iambique de $\chi\rho\eta\sigma\mu\omicron\iota\varsigma$ ferait double emploi avec $\mu\acute{\alpha}\nu\tau\iota\varsigma$. Je me figure que l'élément perdu devait être de nature à prévenir toute méprise sur le mot contigu $\pi\iota\alpha\nu\acute{\omega}$, et je propose $\pi\iota\alpha\nu\acute{\omega} < \acute{\epsilon} \acute{\alpha}\acute{\iota} >$. — Bizarre et inexplicable est la faute $\acute{\epsilon}\pi\iota$ pour $\acute{\upsilon}\pi\omicron$ dans M. Le groupe $\acute{\epsilon}\pi\iota$ figurait déjà dans $\tau\eta\gamma\delta\epsilon\pi\iota\alpha\nu\acute{\omega}$.

Sept 615-619, sur Amphiaraios : $\delta\omicron\kappa\acute{\omega} \mu\acute{\epsilon}\nu \omicron\upsilon\acute{\nu} \sigma\phi\epsilon \mu\eta\delta\acute{\epsilon} \pi\rho\sigma\beta\alpha\lambda\epsilon\iota\nu \pi\acute{\omicron}\lambda\iota\alpha\iota\varsigma, \mid \omicron\upsilon\chi \acute{\omega}\varsigma \acute{\alpha}\theta\upsilon\mu\omicron\varsigma \omicron\upsilon\delta\acute{\epsilon} \lambda\eta\mu\alpha\tau\omicron\varsigma \kappa\acute{\alpha}\kappa\eta. \mid \text{Αλλ' οἶδεν ὡς σφε γρή τελευτῆσαι μάχη,} \mid \acute{\epsilon}\acute{\iota} \kappa\alpha\rho\pi\acute{\omicron}\varsigma \acute{\epsilon}\sigma\tau\iota \theta\epsilon\sigma\phi\acute{\alpha}\tau\omicron\iota\sigma\iota \text{Λοξίου} \mid \phi\iota\lambda\epsilon\acute{\iota} \delta\acute{\epsilon} \sigma\iota\gamma\acute{\alpha}\nu \acute{\eta} \lambda\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\iota\nu \tau\acute{\alpha} \kappa\alpha\acute{\iota}\rho\iota\alpha. \text{Οἶδεν}$ est ici à contresens. Ce n'est pas le savoir du devin qui l'empêchera d'assaillir la porte, c'est la substance de ce savoir et de ce qu'il en a dit lui-même (587-588 ; il « finira » avant l'assaut). Au lieu de $\omicron\iota\delta\epsilon\nu$, il est donc nécessaire de lire $\acute{\epsilon}\iota\pi\epsilon\nu$; « mais il dit savoir », a traduit M. Mazon selon la logique du passage. Le dernier vers, d'ailleurs, est inintelligible si on ne le rapporte aux paroles d'Amphiaraios ; *il a dit*, et ce qu'il a dit ne peut être que vrai ; autrement il se serait tu. On ne sera pas surpris de la faute $\omicron\iota\delta\epsilon\nu$ pour $\acute{\epsilon}\iota\pi\epsilon\nu$, si l'on note que, dans les deux vers 615 et 617 également, le mot $\sigma\phi\epsilon$ est précédé de dix lettres ; il y a eu, évidemment, saut de $\sigma\phi\epsilon$ à $\sigma\phi\epsilon$, et par suite,

longue surcharge de correcteur, facilitant toutes les mélectures. Si le nouveau copiste a pris l'ε initial pour un ζ, il a fatalement cru voir non οἰπεν mais οἰδεν. — Dans la surcharge était compris le nominatif ἄθυμος, que Turnèbe voulait corriger en ἄθυμον; l'hypothèse était moins hardie qu'il n'a pu s'en douter lui-même. Une inadvertance de correcteur se produit plus aisément qu'une inadvertance de copiste; si le correcteur n'a pas fait de faute, le nouveau copiste en fait une en le déchiffrant.

Sept 964 : A. ἴτω γρός. B. ἴτω δάκρυα. Ce texte ne peut être conservé. On a proposé d'intervertir les deux répliques, de remplacer δάκρυα par δάκρυ. Je croirais qu'il faut lire δάκρυμ' ἴτω, le second personnage renversant l'ordre des termes. La symétrie inverse est une symétrie; cf. 961 A. παισθεῖς ἔπαισας. B. σὺ δ' ἔθανες κατὰκτανόν. La symétrie, d'ailleurs, gagne à n'être pas monotone. — Trompé par la disposition ordinaire des doubles répliques, un copiste a placé δάκρυμ' après ἴτω; il a été par là condamné à écarter l'éliision et à remplacer le μ par un α.

Sept 999-1004 :

999	<A.>	ἴω ἴω	δυστόνων κακῶν ἀναξ.
	<B.>	ἴω ἴω	πάντων πολυστονότατοι.
	<AB.>	ἴω ἴω	δαίμωνες ἄτα.
1002	<A.>	ἴω ἴω	ποῦ σε θήσομεν χθονός;
	<B.>	ἴω ἴω	ὅπου <σφι ¹ > τιμώτατον.
	<AB.>	ἴω ἴω	πῆμα πατρί πάρευνον.

Ces deux petits morceaux, métriquement, sont entre eux comme une strophe et une antistrophe. Négligeant les hésitations des copistes entre ἴω ἴω et ἴω simple, nous avons à tenir compte des faits suivants : 1° dans la première ligne, δυστόνων a pour variantes δυστάνων (M), que condamne le mètre, et δυσπότων, arrangement évident du mot rare ; 2° κακῶν a pour variante πημάτων ; 3° ἀναξ est suivi dans M de Ἐτεόκλεις ἀρχηγέτα ajouté après coup (le même supplément figure aussi dans d'autres sources) ; 4° dans la seconde ligne, tous les mss., sauf un, ont πολυπονότατοι, que le mètre condamne. Toute allusion individuelle à Étéocle ou à Polynice ayant disparu après 992, la première ligne doit viser à la fois les deux frères ; les singuliers ἀναξ et ἀρχηγέτα sont donc suspects en tant que singuliers ; plus suspect encore est le vocatif Ἐτεόκλεις, car, si Étéocle était

1. Voir *Rev. de philol.*, 1921, p. 146.

interpellé par son nom, la symétrie qui règle tout le passage exigerait que Polynice fût nommé aussi, ce qui est moralement impossible. Suspect encore est κακῶν, ou πημάτων, à cause de l'alternance même des deux substantifs. Avec le génitif de la première ligne, on peut construire ἀρχηγέτα, mais non pas ἀναξ, donc ἀναξ doit céder la place à ἀρχηγέτα, dont il est la glose substituée, ou plutôt, puisqu'il faut un pluriel, à une leçon plus ancienne ἀρχηγέτα<ι>. Tout vient donc de glose dans la première ligne, sauf δυστόνων et ἀρχηγέτα<ι>. Et ἀρχηγέτα, d'ailleurs, aurait dû être toujours considéré comme intangible, car un tel mot ne peut venir du glossateur. Bref, on est conduit par une déduction impérieuse à écrire δυστόνων ἀρχηγέται, auteurs de tristesses, cf. Euripide El. 891 τύχησ' | ἀρχηγέτας τῆσδ'. C'est la vieille correction de Prieon, sauf que celui-ci conservait δυστόνων. Je suis retombé exactement sur sa conjecture, pour avoir appliqué de façon toute passive les règles les plus certaines de la méthode. La rencontre, mieux que tous les raisonnements, montre que la critique verbale est affaire de méthode impersonnelle, non de sentiment, d'inspiration, de divination ou de génie. C'est pourquoi Madvig, très justement, avait comparé l'opération du critique, — ou, pour mieux dire, de la critique, — à la résolution d'une équation. — Dans la troisième ligne de notre texte, M ajoute ἐν devant ἄτα; c'est une glose intrusive de plus, et on remarquera que les gloses κακῶν et πημάτων ont forcément eu deux auteurs différents. — Ἄναξ est la glose de la faute ἀρχηγέτα en tant que faute; la vraie leçon ἀρχηγέται n'aurait guère eu besoin d'être glosée. Et Ἐτερόκλεις est la glose de ladite glose, une fois intrusive; les gloses font des petits, comme les fautes.

Prom. 425-435.

- 425 Μόνον δὴ πρόσθεν ἄλλον ἐν πόνοισι
δαμέντ' ἀκαμαντοδέτοις (var. ἀδ-)
Τιτᾶνα λύμαις εἰσιδόμεν θεῶν
Ἄτλαντ' ὅς (ou ὡς) αἰὲν ὑπείροχον σθένοσ
429 †κραταῖον¹ οὐράνιον τε πόλον
νώτοις ὑποστενάζει
431 βοᾷ δὲ πόντιος κλύδων
ἔμπιπτων, στένει
βυθός (βαθός M), κελαινός δ' Ἄϊδος ὑποβρέμει μυχός
γᾶσ, παγαί θ' ἀγνωρῦτων ποταμῶν
στενούσιν ἄλγος οἰκτρόν.

1. Après κραταῖον, l'imprimé de M. Mazon présente deux mots intrus ὡς γὰν par suite d'un accident qu'il me demande de signaler.

Plusieurs critiques, parmi lesquels M. Mazon, admettent que la première moitié de ce morceau est l'œuvre d'un interpolateur. C'est là une hypothèse contre laquelle un spécialiste de la méthode ne peut que protester énergiquement, et *a priori*. Quelle aurait été l'intention de l'interpolateur ? Pourquoi n'aurait-il touché qu'à ce passage ? Un copiste, un correcteur, un détenteur de ms. peut vouloir corriger une faute, composer un raccord pour un passage mutilé, mais non composer six lignes de poésie par pur dilettantisme. — Toute interpolation suppose un motif. Au moyen âge, des chartes ont été interpolées par motif d'intérêt. On a interpolé un passage de Josèphe par motif religieux. Il se peut qu'on ait interpolé le second chant de l'*Iliade* par motif de patriotisme athénien. Les *dramas*, à la vérité, se laissent assez souvent interpoler, mais pour motif *dramatique*, c'est-à-dire en vue de la représentation ; ainsi on a fabriqué de faux dénouements aux Sept d'Eschyle et à l'Andrienne de Térence ; mais ce n'est pas une considération théâtrale qui aurait fait, dans le Prométhée, ajouter un hors-d'œuvre de six lignes sur Atlas. Une interpolation qu'on n'explique pas ne peut pas être une *interpolation* ; ce n'est pas là un théorème, c'est un axiome et un principe fondamental. — Ce qui se produit dans la réalité, ce sont des *intrusions* de textes cités en marge (ainsi trois hémistiches étrangers se sont introduits dans le texte d'Eschyle, Sept 278¹). La seule question, par conséquent, que permette la méthode est celle-ci : Faut-il considérer comme intrus, soit le morceau sur Atlas (425-435), soit la première partie de ce morceau (425-430) ? Ou, en deux questions distinctes : 1° Y a-t-il ici une intrusion ? 2° Si oui, où finit l'intrusion ? Quelle que soit la réponse, on sera tenu d'établir avec le même soin le texte des onze vers en litige. Qu'ils soient du Prométhée enchaîné ou du Prométhée délivré, qu'ils soient d'Eschyle ou d'un autre poète, qu'ils accusent ou le génie ou la médiocrité, ils sont en tout cas d'un poète, ils font en tout cas partie d'une tragédie, ils ont en tout cas une métrique, une syntaxe, un style, un sens, ils ont eu en tout cas une histoire, et il est indispensable de les étudier avec la même sévérité de méthode que les plus beaux morceaux lyriques des poètes les plus grands. — S'il s'agit d'intrusion et non d'interpolation, on ne peut rien conclure, relativement aux questions réelles, de la ressemblance de ἀναμνηστέτοις ou ἀδαμνη-

1. Je suis heureux de voir M. Mazon, dans une lettre où, d'ailleurs, il maintient ses vues, substituer maintenant la notion d'intrusion à la notion d'interpolation dans le Prométhée.

τοδέτοις 426, et de λώμις 427, avec le ἀδαμαντοδέτοις <ι> λώμις de 148 ; ou bien en effet il y a rencontre des poètes, ce qui se peut, ou bien il y a corruption par les copistes, ce qui se peut encore. Rien à conclure non plus de l'impossibilité de construire 428-430 ; la plupart des corruptions, en effet, font des phrases inintelligibles. S'il s'agit d'intrusion, on n'a le droit de raisonner que d'après le sens général, qui est très clair. Et ici j'aperçois un raisonnement plus sérieux que ceux qui peuvent viser une prétendue interpolation. Le chœur vient d'entendre Prométhée parler d'Atlas son frère (κασιγνήτου 347) ; à cela il ne fait aucune allusion, donc la nouvelle mention d'Atlas est *intruse* ; cette remarque exclut l'idée d'authenticité, elle exclurait aussi bien l'idée d'interpolation. Et l'intrusion doit comprendre la seconde partie du morceau aussi bien que la première, car c'est à Atlas, non à Prométhée, que doivent s'adresser les gémissements sympathiques des éléments, mers, monde souterrain et fleuves. Sur Prométhée pleurent des êtres qui participent de son aspect et dont il est le bienfaiteur, les mortels (συγκάμνουσι θνατοί 413) ; si grand de taille et si grandi par le costume qu'ait pu être le figurant silencieux amené sur la scène par Κράτος et Ἥφαιστος, il avait figure humaine, et il eût été disproportionné de faire mugir pour lui les abîmes, tandis qu'Atlas est un colosse absent et lointain, qui se tient arcbuté au fond de l'Occident (πρὸς ἑσπέρους τόπους 348), sur la rive inconnue de l'Océan, dans un lieu fabuleux que l'imagination visite seule, et où elle se le peint profilé sur l'immensité du ciel. Sur cet être fantastique se lamente non plus une humanité reconnaissante, mais la Nature, la grande sœur du géant, tandis que sur le rédempteur des ἐφήμεροι se lamentent des voix de nations. Le grandiose de l'intrusion atteint et dépasse le grandiose de la pièce même, et je serais bien surpris s'il n'était pas du même poète que le Prométhée enchaîné. — Pour étendre l'intrusion jusqu'au vers 435, il y a un second argument, et plus certain, c'est qu'elle a là, et non ailleurs, sa raison d'être. Ce qui amène les intrusions, en effet, c'est qu'un annotateur a mis en marge un passage qui présente avec un autre des analogies intéressantes. L'analogie, ici, entre la tragédie et le morceau intrus, c'est que dans tous deux le Titan qui souffre est réconforté par le στόνος de tout ce qui l'entoure : 406 πρόπλασθ' ἤδη | στόνονεν λέλκε γώρα (il s'agit de Prométhée), 432 στένει βυθός (il s'agit d'Atlas). Si l'on prétend retirer στένει βυθός au morceau intrus, l'intrusion devient gratuite et par conséquent inexplicable. — Le morceau intrus finit par παγαί θ' ἄγνωστον ποταμῶν στένουσιν ἄλγος οἰκτρὸν. Ces lignes, à la vérité,

formeraient une bonne terminaison pour le morceau sur Prométhée, dont elles semblent ramener une dernière fois le *leitmotiv*. Mais est-il nécessaire que le morceau sur Prométhée ait ainsi une terminaison? Il ne semble pas. Prométhée, au vers 436, reprend soudain la parole en s'excusant d'avoir longtemps gardé le silence, μή τοι γλιδῆ δοκεῖτε μηδ' αὐθαδίχ | σιγᾶν με. C'est donc à un moment arbitrairement choisi qu'il coupe court aux condoléances géographiques du chœur, alors que celui-ci l'a consolé au nom des gens d'Asie, puis des Amazones de Colchide, puis des Arabes voisins du Caucase. Par son intervention non préparée, il dispense le chœur de conclure; il l'en dispense parce qu'il a conscience qu'une parole de lui était attendue. — Il me paraît clair maintenant que tout le morceau 425-435 est tiré intégralement d'une tragédie autre que le Prométhée enchaîné. Le texte que nous en avons provient donc, originairement, d'une surcharge, et par conséquent nous n'avons pas à nous étonner s'il présente des fautes. Ces fautes, comme toutes les autres, la critique a le droit et le devoir — et le devoir, le morceau fût-il du dernier des poètes, — d'essayer de les corriger. Au v. 427, il faut évidemment λύμαις<τ'>. Au v. 429, οὐράνιον τε πόλον est coordonné à un premier accusatif, qui ne peut être γῆν ou αἶαν comme plusieurs l'ont cru, Atlas ne portant pas la terre; le sens veut impérieusement κίων[α], cf. 349 κίων' οὐρανοῦ τε καὶ γηενός | ὤμοις ἐρείδων; justement les quatre lettres κ, ι, ο, ν se retrouvent, et en ordre, dans l'énigmatique κραταιόν. Κίων[α] a besoin d'un déterminatif; le rythme en cet endroit paraissant assez nettement être dactylo-épitrite, on peut songer à κίων' αἶας οὐράνιον τε πόλον; κραταιόν, dont la forme précise a dû être influencée par le σθένος

αιασ

voisin, viendrait d'un κίων mal interprété. Enfin le sens et le mètre conduisent à remplacer ὄς (ou ὄς) ὑπείροχον par αἶεν ὑπείροχος ὄς (n'oublions pas un instant combien les surcharges sont prolifiques en fautes) ou plutôt αἶεν ὑπείροχ<ος> ὄς σθένος, avec la syntaxe de βροχὴν ἀγαθός; on aura ainsi un groupe assez homogène de membres, groupe dont la structure générale peut satisfaire :

Μόνον δὴ πρόσθεν ἄλλον ἐν πόνοις
θαμῆντ' ἀκαμαντοδέτοις [?] Τι-
τᾶνα λύμαις τ' εἰσιδέμαν θεὸν Ἄτλαντ',
αἶεν ὑπείροχος ὄς σθένος
κίων' αἶας οὐράνιον τε πόλον
νώτοις ὑποστενάζει.

exemples d'altération qui se produisent dans un morceau encore intact ne doivent pas être mêlés et confondus avec ceux qui prennent naissance dans une région fautive du texte. Toute faute, en effet, tend à provoquer des fautes nouvelles. Si elle a été inaperçue du copiste, elle fait dévier sa pensée sans qu'il s'en doute et, à l'erreur spontanée qui le trompe, il ajoute une erreur dérivée. Si, au contraire, il a eu conscience de la faute première, il essaie d'y remédier et, au lieu de l'effacer, il en fait apparaître une seconde. Le critique est donc tenu de procéder à un triage systématique des altérations : il en dressera deux listes distinctes. Et ce n'est pas tout ; quand il s'agit des particules coordinatives, le critique aura, parmi la masse des altérations qui ne sont nées que d'elles-mêmes, à séparer deux catégories très nettement distinctes. Les unes laissent la coordination intacte, tout en en modifiant la forme ; une même coordination, par exemple, subsiste quand on écrit soit *ἀνὴρ, γυνή*, soit *ἀνὴρ, γυνή τε*, soit *ἀνὴρ, γυνή, δέ*. Telle autre variation, au contraire, atteindra la coordination elle-même ; elle coordonnera les sujets au lieu de coordonner les propositions, ou inversement. Ou bien encore, elle fera alterner la coordination avec la subordination, exemple : *ἐκ τυραννίδος θρόνων, ou θρόνων τ', ἐκβαλεῖ*. Par conséquent, en définitive, les altérations qui intéressent *τε* et *δέ* devront former trois classes : 1° fautes indirectes ; 2° fautes directes affectant la construction grammaticale ; 3° fautes directes n'atteignant pas la construction grammaticale. Dans les exemples de la première classe, le copiste est égaré *objectivement* par la faute d'autrui ; il est égaré encore dans les exemples de la seconde classe, mais *subjectivement*, par méprise personnelle. Du moment qu'il est égaré, il n'est pas d'addition fautive, de soustraction fautive ou de substitution fautive dont il ne puisse être capable ; les fautes prenant toutes les formes, les corrections aussi seront aptes à les prendre toutes, et on ne pourra pas dire d'avance au critique : telle conjecture est illégitime en principe. Libre comme l'air sera le critique, tant qu'il opérera sur des fautes de la première classe ou de la seconde. Une seule chose lui sera interdite de par la méthode, c'est de conclure, par voie d'induction, d'une des deux premières classes à la troisième. Une hypothèse de correction, pour une faute de la troisième classe, ne sera justifiable que par des exemples tirés aussi de la troisième classe.

De là, la disposition adoptée dans le présent travail. On trouvera examinées d'abord, parmi les fautes qui intéressent *τε* ou *δέ*, les fautes indirectes, ensuite les fautes directes qui viennent d'une méprise sur la construction. En dernier lieu seulement,

viendront les autres fautes directes; ici la liste sera singulièrement courte, et cette brièveté pourra être par elle-même une leçon de méthode.

Avant l'étude qui sera faite de chacune des trois classes de fautes, il y a lieu de noter quelques points qui ne rentrent pas dans cette division.

Liste 1 : leçons à conserver : le $\tau\epsilon$ qui suit $\lambda\alpha\rho\pi\alpha\theta\eta$ Pers. 943 (ci-dessous), le δ' probable de Suppl. 271 (ci-dessous), les δ' de Suppl. 353 (ci-dessous), Sept 545 (une fois l'ordre des vers redressé, voir *Rev. de Phil.*, 1922, p. 111). Douteux est $\omicron\delta'$ Pers. 866. Il n'y a besoin ni de changer $\omicron\chi$ en $\omicron\delta'$ Pers. 738 (ci-dessous), ni d'introduire un $\tau\epsilon$ en corrigeant Suppl. 256 (ci-dessous), un δ' en corrigeant Prom. 354 (voir *Rev. de Phil.*, 1922, p. 99). — Si la bonne leçon est bien Ἄρη τ' , $\text{Ἐνωώ, καὶ φιλάλιματον Φόβον}$ Sept 45 (ce qui ne me paraît pas être d'une certitude absolue), l'inventeur de la variante non attique Ἄρην a dû croire qu'il opérerait non sur deux mots Ἄρη τ' , mais sur un accusatif du type Χρέμητ[α] .

Liste 2 : particules imaginaires figurant dans une leçon fautive des mss. : $\tau\epsilon$ pour $\gamma\epsilon$ Suppl. 481, Pers. 266 (devant $\kappa\omicron\upsilon$); τ' pour γ' Suppl. 338 (om. M¹, donc c'est une mélecture de surcharge), Prom. 248 et 776 avec variante d'omission (donc, mélecture de surcharge); — autres $\tau\epsilon$ Suppl. 52 (en partie sur grattage), 646, 1071, Pers. 1016, variante (ci-dessous), Sept 84 (variante, voir *Rev. de Phil.*, 1922, p. 99), Prom. 608; $\omicron\upsilon\tau\epsilon$ Pers. 652; — autres τ' Suppl. 54, 695; — cf. les $\kappa\alpha\iota$ imaginaires Suppl. 107 (ci-dessous) et 867, Sept 161 (voir *Rev. de Phil.*, 1921, p. 127), Sept 772 (ci-dessous); — $\delta\grave{\epsilon}$ Suppl. 265, Pers. 966 (variante suggérée par 955, 956, 968); — $\omicron\delta\grave{\epsilon}$ Suppl. 765 (après $\omicron\delta'$ $\delta\rho\mu\omicron\varsigma$), Prom. 340 ($\kappa\omicron\upsilon\delta\grave{\epsilon}$ $\mu\eta$, variante pour $\kappa\omicron\upsilon\delta\alpha\mu\eta$); — $\mu\eta\delta\grave{\epsilon}$ Prom. 1026 (ci-dessous); — δ' Suppl. 148, 306 (ci-dessous), 793 (ci-dessous), Pers. 218 (ci-dessous), 676 ($\delta\iota\chi\upsilon\beta\epsilon\nu$ δ' cache-t-il $\gamma\omicron\sigma\epsilon\delta\nu$?), 1030 (ci-dessous), Sept 562 (voir *Rev. de Phil.* 1921, p. 129). Dans les exemples suivants, δ' est issu d'un fourvoiement de correction : Suppl. 287 (fourvoyé de 289), Pers. 559 (ci-dessous, $\alpha\iota$ δ' amétrique fourvoyé de 563), Pers. 1002, amétrique (ci-dessous), Sept 918 (ci-dessous). — D'autres particules imaginaires paraissent venir d'accidents dérivant d'un saut du même au même. Sept 291 on supposera $\delta\rho\kappa\omicron\nu\tau\alpha\sigma\tau\iota\varsigma$ avec mélecture de $\sigma\omega$. Suppl. 389 le groupe amétrique $\iota\sigma\delta\chi\nu$ a été substitué à $\iota\sigma\chi\nu$ par anticipation du groupe postérieur $\iota\sigma\delta\chi\nu$. Prom. 700 $\tau\eta\nu$ $\pi\rho\iota\nu$ $\gamma\epsilon$ $\chi\rho\epsilon\iota\alpha\nu$ ou absurdement $\chi\rho\epsilon\iota\alpha\nu$ τ' ; un copiste avait dû sauter de 700 à 706, $\theta\upsilon\mu\omega\beta\acute{\alpha}\lambda'$ $\omega\varsigma$ $\tilde{\alpha}\nu$ $\tau\text{-}\acute{\epsilon}\rho\mu\alpha\tau\alpha$. Pers. 107-108 $\pi\acute{\omicron}\lambda\epsilon\omega\nu$ τ' ou δ' $\acute{\alpha}\nu\alpha\sigma\tau\acute{\alpha}\sigma\epsilon\iota\varsigma$ | $\tilde{\epsilon}\mu\lambda\theta\omicron\nu$ δ' $\epsilon\upsilon\rho\upsilon\pi\acute{\alpha}\rho\omicron\iota(\omicron)$; il avait dû y avoir contraction en une seule ligne $\pi\omicron\lambda\epsilon\omega\nu\delta\epsilon\upsilon\rho\upsilon\pi\omicron\rho\omicron\iota\omicron$

par saut de ν sixième à ν sixième (il est peu probable qu'un copiste ait eu l'idée, même fugitive, d'une construction $\pi\acute{o}\lambda\epsilon\omega\nu\ \delta'$ $\acute{\alpha}\nu\alpha\sigma\tau\acute{\alpha}\sigma\epsilon\iota\varsigma\ \xi\mu\chi\theta\omicron\nu$). Suppl. 237-239 $\acute{\epsilon}\sigma\theta\eta\varsigma\ \gamma\upsilon\nu\alpha\iota\kappa\acute{\omega}\nu\ \omicron\upsilon\delta'$... | $\acute{\epsilon}\pi\omega\varsigma\ \delta\acute{\epsilon}\ \chi\acute{\omega}\rho\alpha\nu\ \omicron\upsilon\delta\acute{\epsilon}$ (ou $\tau\epsilon$ Hermann) $\kappa\eta\rho\acute{\upsilon}\kappa\omega\nu\ \upsilon\pi\omicron$ | $\acute{\alpha}\pi\rho\acute{\omicron}\xi\epsilon\nu\acute{o}\iota\ \tau\epsilon$...; il avait dû y avoir saut de $\nu\omicron\upsilon$ après douze lettres à $\nu\omicron\upsilon$ après dix lettres (on pourrait penser aussi à une suggestion directe, toute mécanique, du $\omicron\upsilon\delta$ supérieur sur le $\omicron\upsilon\tau$ inférieur). Pers. 586 (ci-dessous) $\omicron\upsilon\kappa\acute{\epsilon}\tau\iota$ à côté de $\omicron\upsilon\delta'$ $\xi\tau\iota$, par suggestion du $\omicron\upsilon\kappa\acute{\epsilon}\tau\iota$ supérieur (ci-dessous). Inversement on a Sept 668 (ci-dessous) $\omicron\upsilon\tau'$ initial à côté de $\omicron\upsilon\delta'$, après quatre $\omicron\upsilon\tau\epsilon$ ou $\omicron\upsilon\tau'$, dont deux initiaux. — A côté du $\acute{\omicron}\mu\mu\acute{\alpha}\tau\omega\nu$ de Triclinius Sept 784, on a deux variantes absurdes δ' $\acute{\omicron}\mu\mu\acute{\alpha}\tau\omega\nu$ et amétriquement δ' $\acute{\alpha}\pi'$ $\acute{\omicron}\mu\mu\acute{\alpha}\tau\omega\nu$, où le δ' ne peut pas être attribué à une addition volontaire; je croirais volontiers que ce δ' est la mélecture d'un appel de glose ou de correction visant un $\acute{\alpha}\pi'$ marginal.

Prom. 961 $\pi\omicron\lambda\lambda\omicron\upsilon\ \gamma\epsilon\ \kappa\acute{\alpha}\iota\ \tau\omicron\upsilon\ \pi\alpha\nu\tau\acute{o}\varsigma\ \acute{\epsilon}\lambda\lambda\epsilon\iota\pi\omega$; M remplace $\gamma\epsilon$ par $\delta\acute{\epsilon}$; c'est probablement, à en juger par ce que dit le scoliaste, que $\gamma\epsilon$ a été jadis surmonté d'une glose $\delta\acute{\epsilon}\iota$. Sept 919 (ci-dessous), $\delta\alpha\kappa\rho\upsilon\chi\acute{\epsilon}\omega\nu$ et $\delta\alpha\kappa\rho\upsilon\chi\acute{\epsilon}\omega\nu\ \delta'$; l'addition du δ' a été suggérée par une théorie, laquelle était peut-être exprimée par une glose.

Liste 3 : Particules à restituer, cachées dans une faute de copiste : $\tau\epsilon$ corrompu en $\gamma\epsilon$ Prom. 42 (variante; cf. 934 $\tau\omicron\upsilon\delta\acute{\epsilon}\ \gamma'$ pour $\tau\omicron\upsilon\delta'$ $\xi\tau'$); — autres $\tau\epsilon$ Suppl. 561, Pers. 553 ($\beta\alpha\rho\iota\delta\epsilon\pi\omicron\nu\tau\iota\alpha\iota$ avec mélecture de $\sigma\tau$ pour $\sigma\tau\epsilon$), Sept 276 (voir *Rev. de philol.*, 1921, p. 128); — $\omicron\upsilon\tau\epsilon$ Prom. 172; $\omicron\upsilon\tau\epsilon$ (fautif) Prom. 480; — τ' Suppl. 272, Pers. 961, Sept 273 (voir *R. de ph.*, 1921, p. 115; dédoublement mal réparé de $\tau\iota\tau\iota$), Prom. 465, 830 (réduction de $\tau\omicron\nu\tau$ à τ); — θ' Sept 275 (voir *R. de ph.*, 1921, p. 127), 772 (*R. de ph.*, 1921, p. 117); — $\delta\acute{\epsilon}$ Suppl. 154, Pers. 334, 859 (?); — δ' Suppl. 328, 547 ($\iota\alpha\pi\tau\epsilon\iota\delta\omicron\varsigma$ avec mélecture de $\delta\alpha\sigma\iota$), 603 (?), 985, Sept 356 (ci-dessous), Prom. 933. — Prom. 182, le δ' de Triclinius a été, dans les mss., évincé par un $\gamma\acute{\alpha}\rho$ amétrique.

Après avoir consigné avec précision ces indications préliminaires, je passe à l'examen des trois classes de fautes définies plus haut.

Fautes indirectes intéressantes $\tau\epsilon$ ou $\delta\acute{\epsilon}$.

Liste 4 : omission. Pas d'exemple pour $\tau\epsilon$ syllabique (sauf Sept 319 dans des *deteriores*; l' ϵ est sur grattage dans M) ou $\delta\acute{\epsilon}$. Les omissions de τ' , δ' paraissent tenir le plus souvent à des sauts du même au même, mal réparés; Pers. 378 $\pi\acute{\alpha}\zeta <\tau>$ (ci-dessous); saut vertical de $\epsilon\iota\pi\alpha\sigma$ à $\epsilon\iota\pi\chi\sigma$, 875 $\epsilon\lambda\lambda\alpha\varsigma\ \tau'$ ou $\epsilon\lambda\lambda\alpha\varsigma$ (saut vertical de $\lambda\mu\nu\alpha\sigma\tau$ 871 à $\epsilon\lambda\lambda\alpha\sigma\tau$, omission qui explique la

καὶ ajoutées de même : Suppl. 807 devant un λυτήρια écrit par erreur au lieu de λυτήρα, Pers. 299 (voir *Rev. de philol.*, 1921, p. 121) καὶ φάος remplaçant φῶς < τε σώς >, Pers. 558 (ci-dessous) καὶ θάλασσιους pour θάλασσιους < θ' > (?), Pers. 967 [*] Αριόμαρδος (voir plus loin), Sept 603 καὶ et ἐν remplissage métrique (*Rev. de philol.*, 1921, p. 130). Sur καὶ Sept 196, voir *Rev. de philol.*, 1922, p. 102. Sur καὶ Suppl. 554, voir ci-dessous. — Suppl. 110 (ci-dessous) ἄταν [δ'] par suite d'une faute complexe ; Suppl. 280 (ci-dessous) δ' inséré pour pallier métriquement une faute ; Pers. 214 (ci-dessous) σωθεῖς [δ'] après altération du vers précédent), Pers. 330 (ci-dessous) παρόντων [δ'], à côté de παρόντων, après interversion de vers ; Sept 277 (voir *Rev. de philol.*, 1921, p. 128) πολεμίων [δ'] après intrusion d'un fragment étranger.

Liste 6 : τε remplacé par δέ. Pers. 379 (ci-dessous), la disparition d'un τ' dans le vers précédent, après saut vertical, a suscité une variante δ' pour θ', Pers. 749 (ci-dessous), un saut vertical mal corrigé a suscité une variante δέ pour τε ; Sept 903 (ci-dessous) τὰπερίνοις devenu τ' ἐπερίνοις puis δ' ἐπερίνοις, Prom. 484 (ci-dessous) δέ variante pour τε, après la chute d'un vers qui devait contenir le vrai δέ. Prom. 502 χρυσον δέ τις pour χρυσόν τε τίς (Robortello) ; on supposera une contraction χρυσοντις, puis un remplissage métrique ; Prom. 910 (ci-dessous) πατρὸς δ' pour πατ[ροστ].

Liste 7 : δέ remplacé par τε. Sept 277 (voir *Rev. de philol.*, 1921, p. 128) [δ'] ἐσθήματα remplacé deux lignes plus bas par τ' ἐσθήματα (passage défiguré par l'intrusion de trois hémistiches). Prom. 479-480 : deux οὐδέ remplacés par deux οὔτε (dont l'un altéré par mélecture de surcharge), après échange d'hémistiches entre les deux vers. — Δε enclitique remplacé par τε. Pers. 313 ; à côté de οἶδε, on a οἶ τε, arrangement d'une fausse leçon οἶ δέ, qu'il est indispensable de supposer.

Liste 8 : γε remplacé par δέ. Sept 813 (ci-dessous), δ' pour γ', conséquence d'une faute de sigle.

Liste 9 : additions parallèles, pouvant donner l'illusion d'une substitution. Pers. 841 (ci-dessous) ἰδρύματα et θ' ἰδρύματα, lire < δ' > ἰδρύματα ; Pers. 999 (ci-dessous) Τόλμων et Τόλμων τ', lire Τόλμων < δ' > ; Sept 177 μέλεσθ' faute, μέλεσθε θ' conservation de la bonne leçon ou bonne correction, μέλεσθε δ' mauvaise correction.

Liste 10 : déplacement. Sept 1024 (ci-dessous), l'alternance εἶναι δ', δ' εἶναι, δ' εἶναι δ' est la répercussion d'une omission de lignes.

*Fautes directes, intéressant τε ou δε,
qui impliquent une méprise sur la construction.*

Liste 11 : addition. Sept 78 *θεῦμαι φοβερά μεγάλ[α' τ'] ἄχη*, à côté de *μεγάλ' ἄχη*; le double sens de *φοβερά* l'a fait prendre pour un pluriel neutre; il a pu d'ailleurs y avoir suggestion de *καινά τε κλύης νέα τ' ἄχη* Pers. 665, Prom. 459-461 *καὶ μὴν ἀριθμὸν, ἕξοχον σοφισμάτων | ἕξηδρον αὐτοῖς, γραμμάτων τε συνθέσεις, | μνήμην [θ']*, ou *μνήμην, ἀπάντων, μουσομήτορ' ἐργάνην*; le θ' à contresens a été suggéré par le τε qui précède. Prom. 909-910 (ci-dessous) *ἐκ τυραννίδος θρόνων [τ']*, ou *θρόνων*, | *ἄιστον ἐκβαλεῖ*, avec deux constructions différentes de *ἐκ*. Prom. 1049 *τῶν [τ']*, et *τῶν*, selon qu'on fait *κῶμα* accusatif ou nominatif. — Suppl. 913-914 *ἀλλ' ἤ γυναικῶν ἐς πόλιν δοκεῖς μολεῖν; | κάρβανος [δ'] ὦν Ἑλλησιν ἐγγλῆεις ἄγαν*; la suppression du δ' amétrique (Turnèbe) s'impose si le ἤ précédent est interrogatif, et c'est pour l'avoir cru affirmatif que quelqu'un avait ajouté ce δ'; seul un ἤ affirmatif justifierait la correction de Porson peu vraisemblable, mais non inadmissible (voir un peu plus loin), au point de vue de l'explication de la faute, *κάρβανος ὦν δ'*. Sept 699 *μελάναιγίς [δ']*, amétrique, dans une phrase interrogative qui avait été comprise affirmativement.

Un exemple notable est Prom. 420-422 *Ἀραβίας τ' ἄρειον ἄνθος, | ὑψίχηρμον [θ'] οἱ πόλισμα* (homologue à *παρθένου μάχας ἄτρεστοι*) | *Καυκάσου πέλας νέμονται*; le θ' amétrique¹ manque dans Triclinius et était inconnu du scoliaste, qui pose la question *πῶς τὴν Ἀραβίαν Καυκάσῳ συνώρισεν*; celui qui a ajouté ce θ', ne pouvant tolérer une erreur de géographie, a coupé en deux un terme d'énumération.

Liste 12 : τε remplacé par δε. Pers. 779 (ci-dessous) δ' variante pour τ', le copiste ayant analysé à faux. Sept 925 (ci-dessous) δε πάντων, variante pour τε πάντων = τ' ἐπακτῶν; le copiste s'est mépris sur la valeur d'un μὲν qui précède.

Liste 13 : déplacement. Suppl. 319-323 A. *Τὸ πάνσοφον νῦν ὄνομα τοῦτέ μοι φράσον. | B. Δαναός δ' ἀδελφός ἐστι[ν] πεντηκοντάπαις. | A. Καὶ τοῦδ' ἀν[α]οίγει τοῦνομ' ἀφθόνῳ λόγῳ. | B. Αἴγυπτος δ' εἰδῶς δ' ἄμὸν ἀρχαῖον γένος | πράσσοις ἄν...* Coupant par la ponctuation les réponses du chœur, on écrit d'abord *Δαναός δ' ἀδελφός δ'* (Scaliger), ensuite *Αἴγυπτος * εἰδῶς δ'* (Turnèbe); un lecteur, croyant à un accord des nominatifs contigus (*Δαναός ἀδελφός* et *Αἴγυπτος εἰδῶς*), — cela d'autant plus facilement que, comme nominatifs, ni

1. M. Mazon m'écrit : « Dans ces dimètres trochaïques en séries, on ne trouve jamais le spondée au lieu du trochée. »

Δυνατός, ni Αἰγυπτος ne sont préparés par la syntaxe des questions auxquelles ils répondent, — avait indûment transporté en seconde place les δ' troisièmes ; dans la seconde réponse, il s'est embrouillé et a indûment écrit le δ' en double. Peut-être y a-t-il eu quelque chose d'analogue Suppl. 914 (liste 11).

Fautes directes, intéressant τε ou δὲ, à l'égard desquelles la seule question qui se pose est celle de l'asyndète.

Seules les fautes de cette troisième et dernière catégorie sont gratuites. Seules elles peuvent légitimer par analogie une hypothèse de faute gratuite ; tous les exemples qui ont été cités jusqu'ici sont impropres à être invoqués par induction.

Les fautes gratuites qui intéressent τε ou δὲ sont de deux espèces seulement, l'omission fautive et l'addition fautive. Il n'y a aucun exemple, je dis aucun, de substitution gratuite de δὲ à τε ou de τε à δὲ. La méthode interdit donc au philologue de jamais échanger les deux particules, s'il ne démontre que la faute par lui supposée n'est pas gratuite.

Liste 11 : omission d'un τε, δὲ syllabique. D'une façon générale, l'omission gratuite d'une syllabe est, dans Eschyle comme dans les auteurs latins, un phénomène tout à fait rare ; rares aussi sont les philologues qui ont conscience de cette vérité. On lit Suppl. 164 γαμετ<α> οὐρανόνεικον, 362 εὔπορ<εῖς> pour οὐν περ (en fin de ligne), 1040 πρόθος <αἰ> τ'. Aucun exemple dans les trois autres tragédies, sauf peut-être ὅπ<ω> Sept 205 (voir *Rev. de philol.*, 1922, p. 104) ; l'exigüité de la liste est en elle-même un enseignement utile. Ce n'est pas par omission qu'il faut expliquer φυγάδες<σιν> Suppl. 1044 ou ἀνάκτ<ορ>α Pers. 651 ; Prom. 887 le ἦν qu'omet Triclinius était entre deux ος ; on expliquera par insérende substitué λεπτο<ψα>μάθων Suppl. 3 (= λεπτοψαμάθων), et si l'on veut -αζ <αζ'> εἶτι 806. Suppl. 302 le τί δῆ<τα> πρὸς de Vettori s'impose, mais la faute a dû être commise dans une surcharge, un copiste ayant sauté de πρόπον-τα 301 à ταῦ-τα 302 (noter d'ailleurs la multiplicité des τα). — L'oubli (en fin de ligne) de πέσῃ λυκίς Pers. 124 ne peut être un lapsus normal ; le travail du copiste a dû être interrompu, par exemple par un repas ou un office.

Ni τε syllabique, ni δὲ syllabique ne sont nulle part omis dans les quatre tragédies. Imaginaires sont les corrections <δὲ> σε Sept 142 et aussi σέθεν <γάρ> 141 ; voir *Rev. de philol.*, 1921, p. 126 ; si d'ailleurs la conjecture <δὲ> σε était vraie, il faudrait expliquer la faute par insérende substitué et non par pure omission.

Liste 15 : omission de τ', θ', δ'. Pers. 322 Σεισάμης, et Σεισάμης θ', ὁ Μύσιος (y avait-il eu contraction en σεισχυμοισσ?). Pers. 375 δειπνον, et δειπνόν τ', ἐπορεύοντο, ναυβάτης τ' ἀνὴρ | τροπούτο... : si près de la marge, un saut de νοντε à νοντο n'est pas à supposer ; le premier τ' n'a été conservé (ou rétabli d'après le mètre) que par Triclinius. Pers. 558 (ci-dessous) : θαλασσίους <θ'> en fin de ligne? Pers. 966-967 οἰοῖτο ποῦ δέ (l. δὴ) σοι Φαρνοῦχος | [κ]Αριόμαρδος τ' ἀγαθός[τ'] | ποῦ δέ... ; le τ' qui suit ἀγαθός était peut-être destiné à Φαρνοῦχος, mais le plus probable est que le τ' qui suit Ἀριόμαρδος avait été omis et que deux essais de correction [κάριομ- et ἀγαθός τ'] ont précédé la correction exacte ; je ne crois pas qu'on soit en droit de supposer un saut *oblique* de ποῦ à ποῦ comme explication des difficultés de ce passage. Sept 175 λυτήριοι <τ> ἀμυβάντες (Seidler). Prom. 427 (ci-dessous) λύμαις <τ'>. — Pers. 395 σάλπιγγε δ' αὐτῆ; le δ' n'est dans M qu'en surcharge. Suppl. 984 on lit, sans y être convié par la métrique, φίλωσ πικρῶσ <δ'> (Rogers) ; y aurait-il eu saut de -ωσδ à κικηρηταελπτωσδ 987? Suppl. 736 on lit avec Geel ὁμωσ <δ'> ; Δ serait tombé devant A ; est-il certain que ὁμωσ ne suffise pas à lier les phrases? — Comparer νῦν <γ'> (Mazon) Sept 705. C'est le dixième exemple de l'omission d'une particule d'une lettre.

Liste 16 : addition de τε, δέ. Prom. 186 (syst. anap.) οἷδ' ὅτι τραγὸς [τῆ] καὶ παρ' ἐκυτῶ ; τε omis (ou supprimé?) par Triclinius. — Sept 341 (après ἄλλος δ' ἄλλον ἄγει, φονεύει, τὰ δέ πυρρορεῖ) : κάπνω [ὀῆ] χραίνεται πόλισμ' ἄπαν, homologue à βοᾷ δ' ἐκκενουμένα πόλις. Suppl. 925 κλάοις ἄν εἰ ψάύσειας, οὐ[δὲ] μάλ' ἐς μακρὰν. — Cf. les additions de καὶ : Pers. 939 ἴετ' αἰωνῆ [καὶ] πάν[ο]δουρον, homologue à ἔδ' ἐγὼν οἰοῖ αἰκητὸς. Sept 983 A. Τάλαν γένος. B. Τάλανα καὶ παθόν, avec variante sans καὶ.

Liste 17 : addition de τ', θ'. Pas d'exemples.

Liste 18 : addition de δ'. Sept 81-82 αἰθερέα κόνις με πείθει φανείσ' | ἀναυδος σφῆς (variante σφῆς δ') ἔτυμος ἄγγελος. Sept 155 δοριτίνακτος δ' αἰθήρ, variante amétrique. Sept 158 ἀκροβόλων δ' ἐπάλλξεων λιθᾶς ἔρχεται, variante. Sept 794 les mss. récents ont raison d'omettre δ', addition qui a obligé le copiste de M à supprimer le ν de πέπτωκεν ; si, en effet, il est licite de séparer par deux δ', trois termes distincts A, B, C, il ne l'est pas de séparer ainsi des termes A, B, A qui ne sont que deux en tout, mais dont le premier réapparaît après le second. Sept 799 καλῶς δ' ἔχει, variante. Sept 956, ἔστκεν Ἄτας ; μν δ', dans M, a été ajouté au-dessus du ν. Sept 974 πέλας (ou πέλας δ') αἶδ' ἀδέλφ- (ci-dessous) ; δ' paraît condamné par le mètre ; δ' est la leçon de la plupart des mss. et du scoliaste, et les mss. qui ne l'ont pas ont peut-être

perdu δ' par conséquence d'une réduction de δαιδαδ à δαδ; à l'origine, pourtant, δ' a dû être une addition. Prom. 266-267 ἐκὼν ἐκὼν ἤμαρτον, οὐκ ἀρνήσομαι· | θνητοῖς (ou θνητοῖς δ') ἀρήγων αὐτὸς ἠύρο-μην πόνους. Prom. 932-933 A. Πῶς (ou πῶς δ') οὐχὶ ταρβεῖς τοιάδ' ἐκρίπτων ἔπη; | B. Τί δ' οὖν φόβομένη...; le δ' est plus naturel dans la réponse que dans la demande.

Liste 19 : addition de γ'. Sept 970 : πρὸς φίλου Triclinius, πρὸς φίλου γ' les mss. ; l'addition avait-elle pour objet d'écartier l'hiatus?

Ici se termine, ou plutôt se termine presque, l'enquête entreprise sur τε et δέ. J'espère qu'elle rendra service à la philologie, puisqu'on y trouvera isolés, dégagés, groupés et mis en lumière, tous les exemples qui peuvent servir d'appui à des hypothèses légitimes de critique verbale. — Il reste encore à discuter un exemple.

L'enquête, en effet, je l'avais abordée dans le désir de voir plus clair dans un passage difficile des Sept (584 à 586, Amphiraos à Polynice) :

Μητρός τε πηγὴν τίς κατασβέσει δίκη ;
πατρίς τε γαῖα σῆς ὑπὸ σπονδῆς δορί
ἀλοῦσα πῶς σοι ξύμμοχος γενήσεται ;

La variante δίκη paraissant nettement écartée, comme me le signale M. Mazon, par la comparaison du τι<ς> τᾶδε νέμεσις στυγεί de 235 (ici la correction τί<ς> est assurée par le mètre), le premier vers est d'une brièveté déconcertante (à moins que la pensée n'ait été complétée dans un vers aujourd'hui perdu), et on ne peut le comprendre qu'en y ajoutant mentalement des éléments multiples : quelle justice (pénale), (venant de son fils), tarira le cours (de la vie) d'une mère? Mais c'est une difficulté d'un autre ordre qui m'a amené à m'occuper du passage. A côté de πατρίς τε, on a dans M et ailleurs πατρίς δέ, variante paradoxale, puisqu'elle rompt l'unité naturelle du couple μητρός τε, πατρίς τε γαῖα. C'est en sens inverse qu'on attendrait plutôt une substitution, l'attraction d'un τε faisant changer en un second τε le δέ qui suivrait. Mais dans aucun sens, on l'a vu, il ne se produit d'échange entre τε et δέ, si ce n'est sous l'influence ou d'une faute antérieure, ou d'une erreur de construction. Ici donc il y a lieu de rechercher s'il n'y a pas une faute antérieure. Un principe de faute se laisserait reconnaître dans la ressemblance des groupes superposés ΤΡΟΣΤΕΠ et ΤΡΙΣΤΕΓ. S'il y a eu saut du même au même, donnant un vers contracté μητροστεγαίαν..., ou si au contraire, il y a eu un saut remontant donnant πατριστεπηγην..., un τε a pu disparaître par une erreur de restitution, puis, pour le

mètre, un $\delta\epsilon$ de remplissage être inséré par le premier venu. La variante $\pi\alpha\tau\rho\iota\varsigma$ $\delta\epsilon$ serait donc un exemple de plus à enregistrer au compte des fautes indirectes. Il ne me déplaît pas de finir ainsi sur un cas complexe et obscur, qui rappellera au lecteur que la méthode, en critique verbale, requiert des procédés laborieux et non des impressions vagues ou des intuitions faciles.

Pour beaucoup de passages, la discussion sérieuse n'était pas de nature à pouvoir être faite en passant ; il a fallu la rejeter dans un supplément que voici, et où les passages sont examinés dans l'ordre de l'édition Mazon.

Suppl. 3 : liste 14. — 52 et 54 : 2. — 63 : 5.

Suppl. 103-110, antistrophe :

	ἰδέσθω δ' εἰς ὕβριν
	βρότ<ε>ιον, οἶκ<ν>νεάζει πυθμῆν
	δι' ἄμὸν γάμον τεθαλῶς
	δυσπαραβούλοισι φρεσίν,
108	καὶ διάνοιαν μαινόλιν
	κέντρον ἔχων ἄφυκτον ἄ-
110	ται (i sur gratt.) δ' ἀπάτα μεταγνοῦς

Le membre $\kappa\alpha\iota$ $\delta\iota\acute{\alpha}\nu\omicron\iota\alpha\iota\kappa$ $\mu\alpha\iota\nu\acute{\omicron}\lambda\iota\nu$, suivi d'un membre $_ _ _ _ _ _ _ _ _$, puis de $_ _ _ _ _ _ _ _ _$, est homologue à $\eta\mu\epsilon\nu\omicron\nu$ (lire $\theta\acute{\alpha}\sigma\sigma\omicron\nu$?) $\acute{\alpha}\nu\omega$ $\phi\rho\acute{\omicron}\nu\eta\mu\acute{\alpha}$ $\pi\omega\varsigma$. J'avais songé à remplacer $\mu\alpha\iota\nu\acute{\omicron}\lambda\iota\nu$ par $\alpha\iota\acute{\omicron}\lambda\iota\nu$, mais $\mu\alpha\iota\nu\acute{\omicron}\lambda\iota\nu$ est bien plus en harmonie avec l'esprit général de la pièce, comme me l'a fait remarquer M. Mazon. Si donc, on respecte $\mu\alpha\iota\nu\acute{\omicron}\lambda\iota\nu$ ($\mu\epsilon\nu\acute{\omicron}\lambda\iota\nu$ le ms.), il est métriquement tentant de supposer que $\delta\iota\acute{\alpha}\nu\omicron\iota\alpha$ est ou nominatif, et par conséquent ou prélèvera sur $\delta\iota\acute{\alpha}\nu\omicron\iota\alpha\iota\kappa$ le ν qui manque dans le second membre après le $\omicron\iota\alpha$ du ms. A la suspicion métrique s'en ajoute une autre. Est-ce bien une $\delta\iota\acute{\alpha}\nu\omicron\iota\alpha$, $\mu\alpha\iota\nu\acute{\omicron}\lambda\iota\varsigma$ ou non, qui peut être un $\kappa\acute{\epsilon}\nu\tau\rho\omicron\nu$ $\acute{\alpha}\phi\upsilon\kappa\tau\omicron\nu$, comme l'impliquerait l'accusatif ? un furieux n'essaie pas de fuir sa fureur, ni un cupide de fuir sa cupidité. — La remarque sur le ν aberrant nous conduit tout droit à l'idée d'un saut vertical du même au même. Effectivement la seconde et la sixième ligne du ms. (15 et 17 lettres) ont toutes deux le même groupe $\nu\omicron\iota\alpha$, l'une après $\beta\rho\tau\omicron\iota\alpha$, l'autre après $\kappa\alpha\iota\delta\iota\alpha$ (on verra plus loin que ce groupe doit être diminué d'une lettre) ; de l'une à l'autre, le saut était facile. La ligne contracte $\beta\rho\tau\omicron\iota\alpha\iota\kappa\mu(\epsilon)\nu\acute{\omicron}\lambda\iota\nu$ a été partagée par le correcteur en $\beta\rho\tau\omicron\iota\alpha\iota\kappa$ + $\mu(\epsilon)\nu\acute{\omicron}\lambda\iota\text{-}$, avec supplément marginal $\nu\epsilon\acute{\alpha}\zeta\epsilon\iota\text{...}$ $\delta\iota\alpha\nu\omicron\iota\alpha$; puis, s'apercevant qu'il manquait encore un ν , le correcteur l'a indûment placé à la fin de sa surcharge, au lieu de le placer après ce qui restait de la ligne contracte. — Lisons donc

διάνοια; ce mot ayant été corrompu en διάνοισιν par simple fourvoisement d'une lettre, d'autres changements auront logiquement suivi. Corrigeant καὶ, la lettre finale de μαινόλιον et δ', je propose :

ἄ διάνοια μαινόλις
κέντρον ἔχων ἄφυκτον ἄ-
ταν, ἀπάτα μεταγνοῦς.

« Aiguillonné, dans la région où la pensée est sans pondération, par l'inévitable Até » et ayant laissé transformer sa volonté par cette perfidie. Le κέντρον qui poursuit les cinquante prétendants, ce n'est plus leur égarement personnel, c'est la mystérieuse et divine fatalité qui poursuit les mortels, et c'est cette même ἄτα (non plus le κέντρον) qui est ἄφυκτος. — L'ι de ἄτα étant sur grattage, l'arrangeur qui a ajouté δ' devait lire encore ἄταν devant ἀπάτα μεταγνοῦς; ayant construit κέντρον ἔχων avec διάνοισιν, c'est avec μεταγνοῦς qu'il devait nécessairement construire ἄταν. L'inventeur de δ', c'est le même que l'inventeur de <κ>αί; (cf. <κ>αὶ 867); il a détruit systématiquement l'asyndète obstinée du poète. — L'âme des prétendants a été attaquée par la fatalité dans sa région faible, ἄ διάνοια μαινόλις (ἔστι); c'est là une trahison de la fatalité; c'est l'ἀπάτα mentionnée tout à la fin, laquelle l'a fait μεταγνοῦναι et νελέειν ὕβριν. Ainsi se trouve définie cette ἀπάτα; ainsi aussi elle est mise en rapport étroit avec l'action du κέντρον, laquelle lui semblait bien disparate: le κέντρον étant Ἰ᾽Ατα, l'ἀπάτα appartient à celle-ci, ce qui se comprend sans qu'il soit besoin d'un génitif possessif, comme dans ἀπάταν θεοῦ Pers. 93; les trois dernières lignes de l'antistrophe forment maintenant une unité logique, comme les trois dernières lignes de la strophe, et s'opposent comme elles à une autre unité, formée, comme dans la strophe, des quatre lignes initiales. Ajoutons que, dans les deux morceaux, un changement de mètre accompagne le changement logique, les trois derniers membres, de part et d'autre naturellement, sont — — — — —, — — — — —, — — — — —, et forment ensemble un petit « système ». Dans l'antistrophe, ce système est précédé d'une syllabe indifférente (σρεσίν devant ἄ); au point homologue de la strophe, δαιμόνιον est suivi de ἤμενον, qu'on corrige en θῆσσον.

Suppl. 148 : liste 2. — 154 : 3. — 164 : 14. — 238 et 265 : 2.

Suppl. 254-258 : καὶ πᾶσαν αἰὼν ἧς δι' ἀγνὸς ἔρχεται | Στρυμών,
τὸ πρὸς δύνοντος ἡλίου, κρατῶ' | ὀρίζομαι δὲ τῆνδε Περραιβῶν χθόνα,
| Πίνδου τε τᾰπέκλαινα, Παιόνων πέλας, | ὄρη τε Δωδωναία. Au lieu de τῆνδε, on lit τῆν τε, comme si, sous le calame, les syllabes τε et δε pouvaient s'échanger arbitrairement. Τῆνδε est la mélec-

ture évidente d'un τῆδε du modèle, avec la confusion de ν avec ι, courante dans M. Il faut donc lire τῆδε. Par là, de ce côté-là, le territoire soumis au roi borde telle et telle région. La raison d'être de ce τῆδε, serait-ce que le roi possède deux pays ne communiquant entre eux que par la mer? L'un serait celui où est situé Argos, lieu de l'action, l'autre serait celui que le Strymon limite à l'est et dont les vers reproduits ci-dessus définissent les autres frontières. Cette hypothèse, communiquée à M. Mazon, lui a paru improbable, et non certes sans raison. Si donc Πελασγός, roi des Πελασγοί, possède toute la Grèce continentale du Strymon à l'est à Dodone à l'ouest, le reste de sa frontière est maritime (συντέμνει δ' ὄρος | ὕγρας θαλάσσης). Alors τῆδε signifie : du côté de ma frontière terrestre. — Cf. τάνδε pour τᾶδε Pers. 1021. ci-dessus p. 76.

Suppl. 270^a. Le roi a renseigné le chœur sur son nom, sa naissance et son domaine politique, cela en onze vers. Puis, en onze vers également, il a parlé de la région dite Ἀπία et de l'Ἰατρόμαντις, fils d'Apollon, qui a donné son nom à cette terre. Soudain, sans transition, il dit au chœur : ἔχον δ' ἄν (on lit ἔχουσα δ' ; voir *R. de phil.*, 1921, p. 115) ἤδη τὰπ' ἐμοῦ τεκμήρια | γένος τ' ἄν ἐξεύχοιο καὶ λέγοις πρόσω. La particule δ', si on la regarde en soi, n'a rien qui choque ; mais ce δ' ne peut suffire. Pour passer de l'Ἰατρόμαντις Apis à l'interlocutrice du roi, il faudrait un σύ, ou une seconde personne comme ἤκουσας, ou encore une allusion à la question qui a provoqué la réponse, par exemple ζήτημα σόν. En autres termes, δ' fournit sans doute un lien grammatical, mais on cherche vainement un lien logique. Il semble donc qu'après le morceau sur Apis (260-270), il soit tombé un vers 270^a. On peut imaginer, par exemple, τῆς γῆς κρατοῦμεν, ἴσθ', ἐγώ τε καὶ λείως. Un copiste aurait-il sauté de λυτ-ήρια final 268 à τεκμ-ήρια final 271 ? Dans ce cas, la perte définitive du vers pourrait tenir à un rétablissement incomplet.

Suppl. 272 : liste 3.

Suppl. 279-281 : Λιβυστικαῖς γὰρ μᾶλλον ἐμπερέστεραι | γυναῖξί δ' ἔστε κοῦδαμῶς ἐγχωρίασ' | καὶ Νεῖλος ἄν θρέψει[ν] τοιοῦτον φυτόν. On corrige γυναῖξιν ἔστε d'après Turnèbe ; solidaires sont les fautes γυναῖξί pour -ιν et θρέψειεν pour -ειε, soit qu'un ν marginal destiné au second vers ait passé par fourvoiement dans le troisième, soit plutôt, au contraire, qu'au lieu d'annuler le ν de θρέψειεν, un correcteur ait annulé l'autre ν par fourvoiement d'exponctuation. La seconde hypothèse est la plus probable, d'autant plus que la faute θρέψειεν a pu être suggérée soit par le ᾱ-ν qui précède, soit par les deux mots τοιοῦτο-ν φυτό-ν qui suivent. N'osant con-

server un ν qu'il voyait exponctué, un nouveau copiste — peu consciencieux — a inséré au hasard un δ pour n'être pas puni comme coupable de faute métrique; cf. le $\kappa\alpha\iota$ inséré avec le même manque de conscience dans Sept 603.

Suppl. 287 : liste 2. — 289 : 4. — 302 : 14.

Suppl. 306. Héra a fait surveiller Io par Argos, mais celui-ci a été tué par Hermès. Τι οὖν ἔτευξε δ' ἄλλο δουσπέτω βολί; on lit ἔτευξεν, mais pourquoi le ν serait-il tombé? Comme le sujet est Héra, et que le spectateur (ou le lecteur) l'a un peu perdue de vue, lire $\epsilon\tau\epsilon\upsilon\zeta\epsilon\ \eta\delta'$.

Suppl. 320 et 322 : liste 13. — 328 : 3. — 338 : 2. — 362 : 14. — 389 et 481 : 2. — 547 : 3.

Suppl. 549-555, itinéraire d'Io :

περᾶ δὲ Τεῦθραντος ἄστου Μ[^ο]υσῶν,

Λύγιά τε (l. Λύδία τ' ἄγ) ὕαλα

καὶ δι' ὄρων Κιλικίων

Παμφύλων τε διορνυμένων,

τᾶν (l. πᾶρ) ποταμούςδ' ἀενάους,

554 † καὶ βαθύπλουτον γθόνα † και-
τας Ἀφροδίτας πολύπυρον αἴαν.

Io atteint successivement deux points, la ville des Mysiens et la terre d'Aphrodite; ἄστου et γθόνα sont coordonnés par le τ' de la seconde ligne. Pour aller du premier point au second, elle remonte les vallons de Lydie, traverse les montagnes (ὄρων) ou les frontières (ὄρων) pamphylo-ciliciennes, et enfin longe (πᾶρ, correction de Robertello) les grands fleuves légendaires qui ne peuvent tarir (non pas le Saros et le Pyramos, comme le suppose M. Mazon guidé par une vue du scoliaste, mais les fleuves fameux auxquels pouvaient songer les spectateurs). Je ne crois pas que ποταμούςδ' ἀενάους puisse être coordonné avec ἄστου et γθόνα et marquer une étape comme ces deux substantifs; s'il s'agissait d'une étape, le vague et vraiment indéterminé ἀενάους serait remplacé soit par une épithète précise comme Ἀρμενίους, soit par un déterminatif précis, analogue à Μουσῶν et à Ἀφροδίτας. — Le τ' de la seconde ligne, ai-je dit, lie ἄστου et γθόνα; il ne peut en effet lier ἄγ et δι', car, arrivant d'Europe, Io passerait par la Pamphylo-Cilicie avant d'atteindre la ville des Mysiens. Si donc τ' lie ἄστου avec γθόνα, le καὶ initial de 554 est fautif; je lis τᾶν, qui aura été lu και et arrangé en και. La vraie correction ταν avait été essayée, mais un fourvoiement a fait substituer ταν au πᾶρ de la ligne précédente. — Τᾶν βαθύπλουτον γθόνα rétabli, avec un sens un peu emphatique de l'article (sens qui convient quand au lieu d'appeler un chat un chat, on recourt à des péri-

phrases), il reste à corriger le $\kappa\alpha\iota\ \tau\acute{\alpha}\zeta$ qui suit $\chi\theta\acute{\omicron}\nu\alpha$. Ce ne peut être, ce me semble, qu'une épithète qualifiant Ἀφροδίτας et, peut-être, aidant à distinguer cette Astarté des autres (Bothe lisait $\chi\theta\acute{\omicron}\nu\ \acute{\alpha}\kappa\rho\alpha\acute{\iota}\alpha\zeta$); c'est aux archéologues sémitisants, selon toute apparence, de découvrir la vraie solution du problème. A eux, du même coup, de définir la terre d'Aphrodite. Suivant le scoliaste, cette terre serait la Phénicie, parce qu'Io, dans la strophe qui suit, va passer de Cilicie en Egypte. Oh que voilà de trop bonne géographie! Ce pédant de scoliaste, qui s'étonne ailleurs de voir l'Arabie voisiner avec le Caucase, prête trop de savoir aux Danaïdes, à Eschyle et au public athénien d'avant Hérodote. A-t-on jamais, d'ailleurs, prétendu caractériser la Phénicie par ses moissons ($\pi\omicron\lambda\acute{\upsilon}\pi\upsilon\rho\omicron\nu$), plutôt que par sa marine et par son commerce dans les régions fabuleuses? — Dans le Prométhée, Io, ayant comme ici nagé d'Europe en Asie, aboutit comme ici en Egypte, et plus particulièrement dans le Delta ($\tau\rho\acute{\iota}\gamma\omega\nu\ \epsilon\acute{\iota}\varsigma\ \chi\theta\acute{\omicron}\nu\alpha$, Prom. 813). Or elle arrive au Delta par le pays des nègres ($\kappa\epsilon\lambda\alpha\iota\nu\acute{\omicron}\nu\ \varphi\tilde{\upsilon}\lambda\omicron\nu$). Pour parvenir ainsi jusqu'au haut Nil, probablement aux sources du Nil, Io a marché vers l'Orient (Prom. 791). Quand donc Eschyle invitait ses spectateurs à comprendre ou à croire comprendre $\pi\omicron\tau\alpha\mu\acute{\omicron}\varsigma\ \kappa\epsilon\nu\acute{\alpha}\omicron\upsilon\varsigma$, son imagination voyait au bout du monde de grands fleuves orientaux, célèbres et inconnus. Ces fleuves, la renommée pouvait en être composée d'éléments hétérogènes. Sinon le Yang-tsé-kiang, du moins l'Indus et le Gange étaient peut-être pour quelque chose dans cette renommée composite. A proximité relative s'offraient les deux fleuves jumeaux, l'Euphrate et le Tigre; sur ceux-là, le poète et le public pouvaient posséder quelques notions exactes, le long de ceux-là, ils pouvaient connaître une Astarté illustre, et c'est à eux que notre pensée doit s'attacher de préférence; la $\pi\omicron\lambda\acute{\upsilon}\pi\upsilon\rho\omicron\varsigma\ \acute{\alpha}\iota\alpha$ serait-elle la Mésopotamie? Mais, encore une fois, c'est à d'autres de poursuivre; ce qui importe ici, c'est que l'on considère comme nul l'avis du scoliaste. — Un détail grammatical est à examiner: pourquoi $\pi\acute{\alpha}\rho\ \pi\omicron\tau\alpha\mu\acute{\omicron}\varsigma\ \delta'$ et non $\pi\acute{\alpha}\rho\ \pi\omicron\tau\alpha\mu\acute{\omicron}\varsigma\ \tau'$, un τ' faisant suite au $\kappa\alpha\iota$ de la troisième ligne? En écrivant δ' , le poète semble avoir voulu éviter que $\pi\acute{\alpha}\rho\ \pi\omicron\tau\alpha\mu\acute{\omicron}\varsigma$ dépendit de $\delta\iota\omicron\rho\nu\nu\acute{\omicron}\mu\acute{\epsilon}\nu\alpha$, dont dépendent seulement $\acute{\alpha}\gamma\ \gamma\acute{\upsilon}\lambda\alpha$ et $\delta\iota'\ \acute{\epsilon}\rho\omega\nu$ ou $\delta\iota'\ \acute{\epsilon}\rho\omega\nu$. L'idée de *traversée* ($\delta\iota\omicron\rho\nu\nu\acute{\omicron}\mu\acute{\epsilon}\nu\alpha$) se trouve ainsi énoncée à l'égard d'une masse continentale assez bien connue des Grecs par son pourtour, de la Mysie à la Cilicie; l'imagination athénienne peut « sommer » l'Asie antérieure. Elle est impuissante, au contraire, à sommer les intérieurs plus ou moins fabuleux de l'Orient et les régions où le bas Euphrate serait

censé conduire vers le haut Nil ; διοργανόμενα est donc grammaticalement abandonné. Le ποταμούς τ' de Pearson donnerait certes une syntaxe moins subtile, mais on ne voit guère comment s'expliquerait ici une faute δ' pour τ', même si un saut de τα à τα avait contracté les lignes en παρποταεναουστ.

Suppl. 561 et 603 : liste 3. — 646 : 2. — 730 : 15. — 765 : 2.

Suppl. 792-793 : πόθεν δέ μοι γένοιτ' ἄν αἰθέρος θρόνος, | πρὸς δὲ νέφη δ' ὑδρὴ λὰ γέινεται (l. γίγν-) γιῶν; si l'on veut une correction qui permette d'expliquer la faute, il faut écrire νέφη χύδρη λὰ, sorte d'έν διὰ δυοῖν. Au lieu de χύδρ-, un copiste aura écrit χ' ὑδρ-, et le suivant aura arrangé χ' au petit bonheur. Ou encore le X aura d'abord été omis, et un X de surcharge aura été lu Δ, comme Sept 590 un Λ a été lu X (ἔχων pour ἐλών). — La longue initiale de χύδρη λὰ sera homologuée à une brève de la strophe, comme inversement le πρὸς du début est homologuée à une longue.

Suppl. 806 : liste 14. — 807 : 5. — 867 : 2. — 914 : 11 et 13. — 925 : 16. — 984 : 15. — 985 : 3. — 1022 et 1035 : 4. — 1040 et 1044 : 14. — 1071 : 2.

Pers. 107 : liste 2. — 124 : 14. — 193 : 4.

Pers. 210-214, sur le songe de la reine :

- ταῦτ' ἐμοίγε δαίματ' εἰσιδεῖν,
211 ὑμῖν δ' ἀκούειν [lac.] εὐ γὰρ ἴστε, παῖς ἐμός
πράξας μὲν εὖ θαυμαστός ἄν γένοιτ' ἀνὴρ,
κακῶς δὲ πράξας οὐχ ὑπεύθυνος πόλει,
214 σωθεῖς δ' ὁμοίως τῆσδε κοίρανε γηθονός.

D'après ce qui suit εὐ γὰρ ἴστε, la pensée qui s'est perdue devait être rassurante pour la reine seule et personnellement indifférente pour ses fidèles auditeurs. Cette pensée serait exprimée par un raccord comme <εὐ δὲ γ' ἐλπὶς ἔσθ' ὁμῶς | ἐμοὶ τὰδ' ἔξειν, et un raccord de ce genre expliquerait l'omission par un saut de εἰνευ à εἰνευ. — Dans l'avant-dernier vers, Weil lit ὑπόδικος ὢν πόλει, parce qu'Hésychios glose ὑπόδικος par ὑπεύθυνος. Cette vue me paraît extrêmement séduisante. Elle a conduit Weil à supprimer le dernier δ'; or ce δ' choque après l'autre, si nettement appelé par un μὲν. L'addition de δ' après σωθεῖς serait une conséquence naturelle de l'altération du vers précédent. — La correction de Weil a l'avantage d'en finir avec la tentation de remplacer πόλει par πέλει, tentation presque inévitable dans l'état actuel du texte.

Pers. 218 : εἴ τι φλαῦρον εἶδες, αἰτοῦ τῶνδ' ἀποτροπήν κακῶν, | τὰ δ' ἀγαθὰ δ' (ou τὰγαθὰ δ') ἐκτελεῖ γενέσθαι... L'article devant ἀγαθὰ n'a pas de sens, puisque la reine n'a vu que du φλαῦρον. La vraie

correction est donc celle de Prien, qui supprime τὰ δ' ; mais ce τὰ δ' ne contient pas la particule δε ; il représente une glose τὰδ' suggérée par le τῶνδ' précédent.

Pers. 329-330 : τοιῶνδ' ἀρχόντων ὑπερνήσθην πέρι | πολλῶν παρόντων ὀλίγ' ἀπαγγέλλω κακά. Dans le second vers, les mss. récents ont παρόντων <δ'>. Dans le premier, M. von Wilamowitz change τοιῶνδ' en τῶν μὲν, violente *conjecture* au sens limitatif. Mécaniquement, la méthode des semi-conjectures suggère d'abord ἀρ' <ἀρ>χόντων, qui m'avait paru admissible, en corrigeant d'ailleurs τοιῶνδ' en τῶνδ' ou τῶνδ' ; M. Mazon veut bien m'avertir qu'un tel emploi de ἄρα est contraire à l'usage tragique. Il s'offre alors, si on *présente* le δ de τοιῶνδ', une autre semi-conjecture, τῶνδ' <δε> δ' ou τῶνδ' <δε> δ' ; la conjonction δ' conviendra au sens, à la condition qu'on intervertisse les deux vers, ce qui dispensera de conjecturer ἀπαγγέλλω <ν> ou d'accepter le fragile exemple de δε en troisième place offert, dans le second vers, par les mss. récents, et qui a probablement suggéré à M. von Wilamowitz son invraisemblable μὲν. Or le second vers après neuf lettres, le premier après neuf lettres conservées, ont l'un et l'autre un même groupe οντων. Ils ont dû être contractés en un vers unique πολλῶν παρόντων ὑπερνήσθην πέρι. Un correcteur, alors, aura remplacé πολλῶνπαρ par τῶνδ'αρχ ; c'est donc sur une surcharge qu'auront été commises la mélecture ι pour σ et peut-être la mélecture ω pour ε. Le même correcteur aura récrit en marge, en entier, le vers πολλῶν... κακά, lequel, ensuite, aura été inséré par un nouveau copiste en place inexacte.

Pers. 334 : liste 3. — 375 : 15.

Pers. 377-379 : ἐπεὶ δὲ φέγγος ἡλίου κατέφθιτο | καὶ νύξ ἐπήει, πᾶς ἀνὴρ κώπης ἀναξ | ἐς ναῦν ἐγίωρει πᾶς θ' ὀπλων ἐπιστάτης. Le πᾶς θ' du dernier vers (M change naturellement le θ' isolé en δ', tandis que la faute inverse n'aurait aucune vraisemblance) avertit de lire πᾶς <τ'> dans le vers précédent ; l'erreur tient à un saut de εἰπας (après dix lettres καινουξεπηι) à εἰπας après dix lettres, inexactement réparé. La disparition du premier τε a eu pour conséquence, dans M et ailleurs, la substitution au second τε d'un δ'. Ceci ressemble fort à une semi-conjecture, bien qu'à cause d'une différence d'esprit le θ' traditionnel évoque un τ' et non un θ'.

Pers. 395 : liste 15.

Pers. 541-542 : αἱ δ' ἀβρογοὶ Περσίδες, ἀνδρῶν | ποθέουσαι ἰδεῖν ἀρτιζυγίαν. Περσίδες est le sujet de πενθοῦσι γόοις ἀρεστοτάτοις (545), Puisque les épouses perses sont déjà en deuil de leurs maris, elles n'ont plus l'idée de « voir » leur jeune union, et d'ailleurs, il faudrait « revoir ». Ἰδεῖν est donc manifestement fautif. Autre

remarque : ἰδεῖν mis à part, nos deux vers semblent une redite de 133-139, λέκτρα δ' ἀνδρῶν πόθῳ | πῖμπλαται δακρύμασιν. | Περσίδες δ' ἀβροπενθεῖς, ἐκάστα πόθῳ φιλόνορι | τὸν αἰχμηέντα θούρον εὐνα|τήρα προπεψαμένα, | λείπεται μονόζυξ. La critique doit donc ou supprimer la redite en supprimant un des deux morceaux (ce que personne n'aura envie de faire) ou ôter à la redite son caractère en introduisant dans le second morceau quelque terme qui fasse en quelque sorte allusion, renvoi ou différenciation. Ἰδεῖν est donc à remplacer. La première idée qui vient est d'écrire ποθέουσαι δὴν au lieu de ποθέουσαι ἰδεῖν (cf. Suppl. 293 τῇ ἰδεῖν pour τῇ δ' ἐν); mais le δὴν homérique est-il admis dans la langue de la tragédie, de même que l'est δηναῖός? Eschyle, comme les autres tragiques, n'aime guère à placer un monosyllabe isolé en fin de monomètre, quoique on ait ἐπου χρῆ Suppl. 971, ὄφελε Ζεῦ Pers. 915, Ἀσία-δὲ χθῶν Pers. 929. On lit δὴν, en fait, à la page suivante (584) où le sens serait « pour longtemps »¹. « Depuis longtemps », ici, les épouses perses regrettent leur ἀρτιζυγία et le rapprochement de δὴν avec ἀρτι- est une figure de style. Il n'y a plus redite, car on voit maintenant avec netteté que le poète distingue deux époques. Au temps du regret des absents, les épouses restaient dans le lit conjugal, qu'elles remplissaient de larmes (134); le temps venu du deuil des morts, ces mêmes épouses abandonnent aussitôt la couche voluptueuse, λέκτρων εὐνάς ἀβροχίτωνας, | χλιδανής ἤβης τέρψιν, ἀρεῖσαι (543-544). Est-ce là l'observation d'un rite, ou bien les jeunes veuves vont-elles rentrer dans leurs familles? En tout cas, il ne s'agit ici que du moment même. — Un adverbe de temps marquait donc, à l'origine, la différence entre les deux époques. La disparition de cet utile adverbe d'une part, l'apparition de l'absurde ἰδεῖν d'autre part, ont brouillé la chronologie qui éclairait le tableau du deuil des femmes. De là, dans des mss. récents, l'addition après λέκτρων (543) d'un τ' parasite, non par inspiration gratuite d'un copiste, mais par suggestion d'un texte faux.

Pers. 553 : liste 3.

Pers. 558 et suivants : πεζούς τε γὰρ καὶ θαλασσίους | [αἰ δ'] ὀμόπτεροι κυκνώπιδες | νᾶες μὲν ἄγαγον... Dans le premier membre, ou γὰρ ou καὶ est condamné par le mètre; M¹ supprime γὰρ; d'autres suppriment τε, de façon que le texte reste amétrique.

1. A supposer que ἰδεῖν après un : ne soit pas une corruption de δὴν précédé d'un :, on pourrait recourir à une hypothèse équivalente; ἰδεῖν serait un simple remplissage métrique tenant la place d'un mot perdu, et le texte primitif serait ποθέουσαι πάλ>αι.

Or γάρ convient au sens, et néanmoins, si primitivement il n'était pas dans le texte, on ne s'explique pas comment il aurait pu être ajouté. Cette observation ne serait pas applicable à καί; si ce mot manquait à l'origine, il est tout simple qu'on l'ait ajouté en raison du sens évident. De cela, je conclus qu'il faut lire πεζούς τε γάρ θαλασσίους <θ'>. Le θ' manquant a-t-il été simplement négligé en fin de ligne? Cela est évidemment fort possible. Ou bien l'usage des copistes permet-il de supposer primitivement θαλασσίους | θ' ἐμπέτεροι? Dans Πόρθον τε μέγαν, Τοιβάρην | τ' Pers. 984 (cf. ci-dessous), le τ' est d'authenticité douteuse, de même διωγμοίη | δ' Suppl. 149¹. Si le θ' était initial, il peut avoir été évincé par le αί δ' fautif, fourvoisement d'une correction destinée à 563.

Pers. 584-594 : Τοί δ' ἀνά γᾶν Ἀσίαν δῆν | οὐκέτι περσονομοῦνται | οὐδ' ἔτι θασμοφοροῦσιν | δεσποσύνοισιν ἀνάγκαις | οὔτ' ἐς γᾶν προπίτνοντες | ἄρξονται, βασιλεία | γάρ διόλωλεν ἰσχὺς. | Οὐδ' ἔτι γλῶσσα βροτοῖσιν | ἐν φυλακαῖς, λείλυται γάρ | λαὸς ἐλευθερα βάζειν | ὡς ἐλύθη ζυγὸν ἀλκᾶς. Au premier οὐκέτι (second vers) semblent répondre deux οὐδ' ἔτι, l'un tout de suite (troisième vers), l'autre à distance (huitième vers); ce dernier οὐδ' ἔτι semble avoir double raison d'être, car il répond d'une part au premier οὐκέτι, d'autre part à une négation intermédiaire, οὔτ' d'après les mss. (cinquième vers). Ce οὔτ' traditionnel a ceci de particulier qu'il porte sur un futur (ἄρξονται), tandis que les négations précédentes portaient sur des présents, d'ailleurs illogiques, c'est-à-dire figurés. Il y a donc passage du figuré au propre, et ce changement de point de vue semble exiger l'asyndète. La négation requise ici est οὐ, non le οὔτ' de M, non le οὐδ' de Keath (dont le οὔτ' traditionnel, sans suggestion d'un autre τε ou d'un καί, n'aurait pu provenir par aucun procédé imaginable). Concluons que οὐτεσ est un estropiement de οὐπρος; οὐ πρὸς γᾶν προπίτνοντες semble une expression satisfaisante (M a προσπίτνοντες; serait-ce par correction fourvoyée?). C'est donc à un οὐ du cinquième vers que répond le οὐδ' ἔτι du huitième, non à οὐκέτι du second; il y a deux couples indépendants de négations : 1^o οὐκέτι, οὐδ' ἔτι; 2^o οὐ, οὐδ' ἔτι. On voit qu'il faut rejeter la variante οὐκέτι du troisième vers (mss. récents), qui n'est qu'une répétition mécanique de οὐκέτι placé au-dessus.

Pers. 651 : liste 14. — 652 et 676 : 2.

1. En tête de ligne on trouve souvent une fin de mot. Pour la même raison, on peut trouver à cette place un τε syllabique (Sept 164 et 418) ou un δὲ syllabique (Pers. 1027).

Pers. 738 : καί· λόγος κρατεῖ σαφηνῆς τοῦτό γ'· οὐκ ἔνι στάσις. Nul besoin d'écrire soit τοῦτο κοῦκ (Blomfield), soit τοῦτό γ' οὐδ' (Wilamowitz). Pour l'asyndète cf. Prom. 266 ἐκὼν ἐκὼν ἤμαρτον· οὐκ ἀρνῆσομαι.

Pers. 744-751, l'ombre de Darius :

παῖς δ' ἐμὸς τὰδ' οὐ κατειδὼς ἤγνυσεν νέῳ θράσει·
ὅστις Ἑλλήσποντον ἱρὸν, δοῦλον ὧς, δεσμώμασιν
ἤλπισε σχῆσιν ῥέοντα, Βόσπορον ῥέον θεοῦ,
καὶ πόρον μετερρῦθμιζε, καὶ πέδαις σφυρηλάτοις
περιβαλῶν πολλὴν κέλευθον ἤγνυσεν πολλῶ στρατῶ.

749 Θνητὸς ὦν θεῶν τε πάντων ὧς· οὐκ εὐβουλίᾳ
καὶ Ποσειδῶνος κρατήσιν· πῶς τὰδ' οὐ νόσος φρενῶν
εἶχε παῖδ' ἐμόν ;

Dès le premier abord, le vers 749 étonne par l'asyndète ; de là l'invention d'une variante θεῶν δὲ au lieu de θεῶν τε, invention qui implique une tentative de construire θνητὸς ὦν en apposition au vers précédent ; de là aussi la correction de Doederlein, θνητὸς ὦν <δὲ> θεῶν τε. En y regardant de plus près, on voit que ὦν est suspect ; si en effet θνητὸς ὦν est dit de Xerxès dans une phrase affirmative directe, le sujet παῖς ἐμὸς s'y trouve déterminé, et par conséquent παῖδ' ἐμόν est oiseux dans la phrase suivante. — Nous avons donc à résoudre le problème suivant, faire disparaître ὦν et, en le remplaçant, justifier du même coup l'asyndète. Qu'imaginer à la place de ὦν ? — Or, avant ὦν, il y a θνητος ; les lettres homologues de la ligne suivante sont καιπος, où revient σσ. Ce καιπος est suivi de ει (καὶ Ποσειδῶν-) ; *présentons* donc ει, c'est-à-dire la conjonction εἰ. Immédiatement les difficultés s'évanouissent. Θνητὸς εἰ... κρατήσιν devient une proposition relative, dont le sujet logique va être déterminé par le παῖδ' ἐμόν de la proposition directe à laquelle la relative se rattache. Ce n'est plus pour θνητὸς... κρατήσιν que se pose la question de l'asyndète, c'est pour la proposition directe πῶς... ἐμόν, laquelle est interrogative et par conséquent s'accommode mieux de l'asyndète. L'explication de la faute est d'ailleurs claire : il y a eu saut vertical de σσει après quatre lettres à σσει après quatre lettres, puis rétablissement incomplet de l'amorce σσει, puis, à la place du fragment d'amorce omis, insertion d'un bouche-trou ὦν, puis, dans certaines sources, substitution de δὲ à τε, chaque faute nouvelle découlant logiquement de la faute précédente.

Pers. 774-780 : πέμπτος δὲ Μάρδις... | ... | ... | ... | ἔκτος δὲ Μάραρις, ἔβδόςμος δ' (liste 4) Ἄρταφρένης· | κήγῳ πάλου τ' ἔκυρσα τοῦπερ ἤθελον | κάπεστράτευσα πολλά... Le τ' qui suit πάλου annonce

le καὶ contenu dans κάπεστράτευσα. La variante πάλου δ' suppose que le copiste a lié κάγω avec ἔβδομος Ἀρταφρένης et fait de ce qui suit une phrase distincte.

Pers. 809-812 : οἱ γῆν μολόντες Ἑλλάδ' οὐ θεῶν βρέτη | ἤδοοντο
 συλᾶν, οὐδὲ πιμπράναι νεώς' | βωμοὶ δ' αἴσται δαιμόνων ἰδρύματα |
 πρόρριζα φύρδην ἔξανέστραπται βάθρων. Les mss. récents ont <θ'>. ἰδρύματα, sans que la conjonction qu'ils ajoutent soit appuyée par un second τε ou un καὶ ; θ' a d'ailleurs un inconvénient, c'est qu'il suggère une coordination des deux nominatifs et non des deux propositions, et peut-être est-ce, ce qu'a supposé, sans regarder plus loin, le copiste qui a ajouté θ'. Même illusion dans la mémoire d'un annotateur (Ag. 527), qui avait copié de mémoire Pers. 811 en y remplaçant δαιμόνων δ' par καὶ θεῶν. La méthode conseille de présenter le δ d'ἰδρύματα ; or <δ'> ἰδρύματα va très bien. Δι a été omis devant δ, puis, lors du premier rétablissement, l'amorce δ a été négligée. — Cf. Sept 177 : à côté de μέλεσθ' et μέλεσθ<ε θ'>, M a une mauvaise conjecture au sens limitatif, μέλεσθ<ε δ'>.

Pers. 864-866, sur Darios ; leçon de M :

ὄσας δ' εἶλε πόλεις
 πόρον οὐ διαβάς
 Ἄλυος ποταμοῦ////
 δ' ἀφ' ἑστίας συ[ν]θείς.

On corrige ποταμοῦ, après quoi on adopte la variante οὐδ' ἀφ' ἑστίας. Est-ce bien οὐ- que cache le grattage ou la tache de la troisième ligne ? Si c'est οὐ-, pourquoi le correcteur qui a ajouté δ' à gauche de l'alignement ne l'a-t-il pas joint à ce δ' ? En tout cas, j'avoue que οὐδ' me satisfait médiocrement. Si le feu roi a fait des conquêtes sans même quitter Suse, à quoi bon mentionner les conquêtes qui ont nécessité un commencement d'expédition ? A supposer qu'on mentionne ces deux séries de conquêtes, les deux séries sont distinctes ; or οὐ et οὐδ' semblent porter sur un même objet. On comprendrait au moins aussi bien τᾶσδ' ἀφ' ἑστίας ou bien ἄς δ' ἀφ' ἑστίας : sans passer l'Halys et en venant de Suse. — La linéation de M ajoute une difficulté au problème, puisque le membre trochaïque commence à sa seconde syllabe, alors que tout ce qui précède est d'un tout autre type métrique, et alors que la division métrique pouvait concorder exactement avec la division du sens et de la syntaxe. Cette remarque donne à penser que trois lignes avaient disparu par saut de -ειτ final à -εισ final et ont été rétablies sans séparation des membres. C'est par la présence d'une surcharge importante que s'expliquerait le

rajeunissement de ποταμοῖο en ποταμοῦ, la corruption de συθεῖς en un composé de θεῖς, et enfin l'élimination d'une syllabe à déterminer. Il me serait difficile de conclure positivement; la surcharge supposée expliquerait bien un ποταμουουδ réduit à ποταμουδ, mais rien n'est sûr ici, pas même la présence d'un δ' conjonction, soit sauté avec οῦ, soit placé après un autre mot et indépendant.

Pers. 875 : liste 4. — 939 : 16.

Pers. 944-947 (antistrophe) :

str. Πρόσφθογγόν σοι νόστου τάν

ant. Ἦσω τοι τάν πάν[ο]δυρτον

κκοφάτιδα βοάν, κκομελετον ἰάν

λαοπαθη σεβίζων ἀλίτυπά τε βάρη

Μαριανδουῦ θρηνητῆρος

πόλειως γέννας πενθητῆρος

πέμψω, πολύδακρυον ἰαχάν.

κλάξω δ' αὔ γόνον ἀρίδακρυον.

Σεβίζων est σέβων évincé par sa glose (Elmsley). Λαοπαθη n peut cacher un adjectif (ἀλοπαθη par exemple), coordonné avec ἀλίτυπα par un double τε; on ne comprendrait la coordination qu'en cas d'antinomie (ἀρχαία τε νέα τε par exemple). Plus boiteuse encore serait la coordination par un τε unique (ἀλοπαθέα ου, selon Paley, νεοπαθέα σέβων ἀλίτυπά τε βάρη) ¹. D'où il résulte que λαοπαθη ne cache pas un composé de πάθος. Je propose donc tout autre chose : πάθεά τ' ἐμὰ σέβων... Les deux τε coordonneraient non deux épithètes, mais deux substantifs, παθεα et βάρη. La faute s'expliquerait par un saut du second ε au troisième, d'où, étant donné la glose σεβίζων, la disposition suivante :

μασε σεβίζων

παθεατεβωνάλιτυπατεβαρη

Du supplément ΜΑΣΕ, restitué devant la glose, la seconde syllabe aurait été négligée comme une simple amorce fautive de σεβίζων. La première syllabe, ΜΑ, aurait été lue ΛΑΑ et associée à πάθεα pour former un pseudo-composé singeant les hardiesses du vocabulaire d'Eschyle. Le chœur mentionnerait sommairement ses douleurs propres, puis, avec quelque détail, l'accablement qui pèse sur l'Etat perse, pleureur de sa jeunesse anéantie.

Pers. 961 : liste 3. — 966 : 2. — 967 : 5 et 15.

1. Sept 78, la variante θρεῦμαι φοβερά μεγάλα τ' ἄχη, pour μεγάλ' ἄχη, semble impliquer une bévue sur φοβερά; voir liste 11, Sept 319 βύτορες εὐέδροι τε στάθητ fausse le mètre; voir ci-dessous.

Pers. 984 : Πόρθον τε, μέγαν τ' Οἰβάρην ἔλιπες ; M a τοιβάρην | τ' (cf. ci-dessus 558) ἔλιπες par une méprise liée à la méconnaissance du vrai τ'. Celui qui a ajouté τ' comprenait-il μέγαν Τοιβάρην τ' avec τ' en troisième place? ou bien liait-il Πόρθον τε μέγαν, comme 44 on a Ἄρκεύς τ' ἀγαθός? ou enfin le τ' bizarrement placé en tête de ligne vient-il d'un substitué pour le τ initial du nom propre, écrit en marge par le correcteur et fourvoyé par le nouveau copiste?

Pers. 999-1002 : Τόλμον τ' αἰχμᾶς ἀκέρεστον | ἔταρον ἔταρον οὐκ ἀμφὶ σκηναῖς τροχηλάτοισιν | ἔπιθεν ἐπόμενοι. On lit ἐπομένους d'après Hartung, mais -οι n'est qu'une mélecture banale de -ον; il faut donc lire ἐπόμενον, au singulier. Seul Tolmos exerçait une fonction qui marquait sa place auprès du char royal. La ponctuation forte qui coupe en deux le discours du chœur doit être placée avant Τόλμον et non une ligne plus haut, et tous les accusatifs qui précèdent Τόλμον dépendent également du ποθοῦμεν de 993. L'énumération première Μάρδων ἀνδρῶν μυρισταγῶν | Ξάνθιν, ἄρειόν τ' Ἀγχάσων, | Διόξιν τ' ἠδ' Ἀρσάμην | ἱππῖάνακτας | καὶ Δαδάκαν καὶ Λυθίμνανι | finit assez platement, les deux derniers noms manquant seuls de qualificatifs, mais c'est elle qui se continue en fait, malgré le changement de verbe, dans la longue mention de Tolmos, laquelle vient clore la strophe et relève l'énumération d'une façon inespérée. Cf. l'énumération qui finit par ἠδ' Ὑσταίχμας 971. — La netteté de la disposition serait bien plus grande si au lieu de Τόλμον τ' on lisait Τόλμον γ' ou Τόλμον δ'; la particule manque dans M. Un nouveau γε est peu probable après celui de 993 (καὶ μὴν ἄλλους γε ποθοῦμεν); c'est à un δὲ qu'on pensera de préférence. Or, trois lignes plus loin, les mss. ont ἔπισθεν δ' au lieu de ἔπιθεν. Il est à croire qu'un δ' marginal a été indûment attribué à 1002 au lieu de l'être à 999; le correcteur, voulant loger un point insertif après le ν de Τόλμον, l'aura mis en fait après un autre ν. La lecture Τόλμον δ' est d'autant plus probable qu'un Δ a pu être omis aisément devant l'Α qui suivait. Le τ' de certains mss. récents n'est qu'une mauvaise conjecture, suggérée par les nombreux καὶ et τε qui précèdent.

Pers. 1013-1017 et 1025-1029 :

1013 δυσπόλεμον δὴ γένος τὸ Περσῶν. —

str. Πῶς οὐ; στρατὸν μὲν τοσοῦτον τάλας πέπληγμαί. —

Τί δ' οὐκ; ὄλωλεν μέγала τε οὐ τὰ Περσῶν. —
Ὅρᾶς τὸ λοιπὸν τόδε τᾶς ἐμᾶς στολᾶς;

1025 Ἰά|ωνων λαὸς οὐ φυγαίχμας. —

ant. Ἄγαν ὄρειος (1. ἄρειος) κατεΐ-
 δον δὲ πῆμ' ἄελπτον. —
 Τραπέντα ναύφρακτον ἔρεις ὄμιλον; —
 Πέπλον δ' ἐπέρρηξ' ἐπὶ συμφορᾷ κακοῦ.

Le μὲν de la seconde ligne et le δ' m'avaient paru devoir être dits tous deux par le même personnage, c'est-à-dire par Xerxès. C'est lui qui aurait passé de l'idée des personnes (στρατὸν) à l'idée du matériel (τί). Comme me l'a fait remarquer M. Mazon, la distribution du dialogue ne peut pas être autre dans la strophe que dans l'antistrophe. Le μὲν est donc de Xerxès, qui laisse sa pensée inachevée; le δ' est du chœur, qui complète cette idée; c'est le chœur qui, devinant d'ailleurs la pensée du roi¹, introduit pour son τί la notion du matériel (après τί δ' οὐκ; au lieu de μεγάλη τε ou τὰ, qui doit valoir υυυ, lire μέ<γ' ᾗ>γαλμα, suivant une excellente semi-conjecture de Weil; le ATE ou ATA des mss. représente MA; la mélecture avait été facile si jadis il y avait eu saut d'un Περσῶν final à l'autre et rétablissement en surcharge; ᾗγαλμα désigne l'étagage du matériel de l'armée barbare). — Le roi a donc laissé sa phrase en suspens dans la strophe. Dans l'antistrophe, il devait en être de même en place homologue, puisque le chœur demande au roi s'il va parler du désastre maritime, τραπέντα ναύφρακτον ἔρεις ὄμιλον; donc il y a faute dans κατεΐδον δὲ πῆμ' ἄελπτον, qui a le tort d'exprimer un sens complet et qu'un correcteur mal inspiré aura inventé pour l'amour du sens complet. Je propose κατειδώς δὲ πῆμ' ἄελπτον, ayant pris conscience complète du désastre inattendu. Κατειδέναι, en soi, vaut mieux que κατεΐδεν; le chœur va interroger le roi non sur une vision concrète et bien connue, mais sur une réflexion intérieure. — Si Xerxès n'a pas fini sa phrase, il ne peut la reprendre en ajoutant un δ', πέπλον δ' ἐπέρρηξ'. Or, justement, dans ἐπέρρηξ', le préverbe ἐπ- semble être impropre (malgré ἐπὶ συμφορᾷ); tout δεπ est suspect. Lire avec Blomfield πέπλον διέρρηξ'; l'arrangeur a coupé δ' ἐρρηξ' et modifié l'ι arbitrairement. — Après quelques lignes sur le matériel perdu (τί δ' οὐκ; — ὄλωλεν μέγ' ᾗγαλμα) et sur les échouillons conservés (le char et le carquois du roi, βιαία γ' ὡς ἀπὸ πολλῶν), on revient aux personnes (ἑσπανίσμεθ' ἄρωγῶν) et à la bravoure ennemie. C'est dans le petit groupe des vers

1. « Στρατὸν μὲν, m'écrit M. Mazon, annonce κατεΐδον δὲ (1026) et non τί δ' οὐκ. » J'en doute à cause de la distance. J'en doute aussi à cause de la grammaire; στρατὸν μὲν évoque une autre idée substantive et non une idée verbale. J'en doute enfin parce qu'il y a dialogue; en disant τί δ' οὐκ, le chœur assume la responsabilité de clore la pensée et interdit au roi de continuer à sa guise.

relatifs au matériel que se trouve le mot *στολᾶς* (quatrième ligne de la strophe). Le dictionnaire Bailly, visant notre passage, traduit par *armée*, comme si c'était *στόλου*. M. Mazon écrit : « des *forces* que j'avais levées ». Si on constitue le texte d'après les indications données ici, on verra que *στολή* est bien plus près de son sens normal. Il est bien distinct de *στρατός*, comme dans *ναυτικοῦ στρατοῦ στολή* Suppl. 764; il désigne le matériel ou les apprêts, non le personnel d'une expédition.

Sept 45 : liste 1. — 78 : 11; cf. note sur Pers. 944-947. — 82 : 18. — 84 : 2. — 141 et 142 : 14. — 155 et 158 : 18. — 161 : 2. — 175 : 15. — 177 : 9. — 205 : 14. — 273, 275, 276 : 3. — 277 : 5 et 7. — 291 : 2.

Sept 319-320 *καὶ πόλεως ῥύτορες εὐεδροὶ* | [τε] (ε sur grattage M; liste 4), *στάθητ' ἔξυγροῖς λιταῖσιν*. Homologue aux trois lignes *παντὶ τρόπῳ Διογενεῖς* | *θεοὶ* [πόλιν καὶ] *στρατῶν* | *Καδμογενῆ ῥύεσθε*. Cf. note sur Pers. 944-947, p. 129.

L'arrangement de Paley est terriblement laborieux, et il n'est guère satisfaisant, car il ne donne qu'une construction lâche au datif *ἔξυγροῖς λιταῖσιν*. Il ne serait pas plus compliqué et il serait plus clair de lire, en supposant un saut mal corrigé de *καὶ* à *καὶ* et un saut de *σευ* à *σευ*, d'une part *παντὶ τρόπῳ Διογενεῖς θεοὶ* <καὶ> *πόλιν καὶ στρατῶν* | *Καδμογενῆ ῥύεσθε*, d'autre part *καὶ πόλεως ῥύτορες εὐ*<πιθεῖς εὐ>*εδροὶ τε στάθητ' | ἔξυγροῖς λιταῖσιν*. Sans approfondir les questions de métrique et de linéation que soulèverait une hypothèse de ce type, notons simplement que le *τε* qui suit *εὐεδροὶ* a bien des chances d'être authentique. Il manque dans les *deteriores*; ne voyons pas là une omission gratuite, mais la conséquence logique de la réduction de deux adjectifs à un seul.

Sept 341 : liste 16.

Sept 356 : *τίν' (τι, M) ἐκ τῶνδ'* pour *τὰ δ' ἐκ τῶνδ'*, suivant l'imprimé de M. Mazon, qui m'écrit accepter maintenant « *τί δ' ἐκ τῶνδ'*; » interrogativement.

Sept 523 : liste 5. — 545 : 1. — 562 : 2. — 585 : page 00. — 603 : liste 5. — 648 : 4.

Sept 664-669 : *ἀλλ' οὔτε νιν φυγόντα μητρόθεν σκότον, | οὔτ' ἐν τροφῆσιν, οὔτ' ἐφηβήσαντα πῶ, | οὔτ' ἐν γενεῖου ξυλλογῇ τριχώματος, | Δίκη προσεῖπε καὶ κατηξιώσατο* | *οὔδ' ἐν πατρίδας μὴν χθονὸς κακουχίᾳ* | *οἶμαι νιν αὐτῷ νῦν παραστατεῖν πέλας*. Au lieu de *οὔδ'* initial, M a *οὔτ'*, par suggestion mécanique de quatre *οὔτε* ou *οὔτ'*, dont deux initiaux.

Sept 679-682 : *ἀλλ' ἄνδρας Ἀργείοισι Καδμείους ἄλις* | *ἔς χεῖρας ἔλθειν*. *Αἶμα γὰρ καθάρσιον ἄνδροιν δ' ὀμναίμοιν θάνατος ᾧδ' αὐτοκτόνος*

| οὐκ' ἔστι γῆρας τοῦδε τοῦ μιάσματος. L'anacolithe des deux derniers vers est-elle supportable? Et que veut dire ὄδ'? Ni l'interlocuteur ni le sujet parlant n'ont encore fait allusion à l'idée du meurtre mutuel. Polynice, au rapport du messenger, a bien dit κτανῶν θανεῖν quarante-cinq vers plus haut (636); mais c'est un peu loin. Le chœur vient de conseiller à Étéocle de ne pas rivaliser avec l'ἔργῃ de son frère; là l'idée du meurtre est restée latente. Or Eschyle, hardi et presque téméraire dans les figures, se montre scrupuleux et comme timoré dans tout ce qui ressortit à la logique et aux enchaînements d'idées. — ὄδ' est donc ou une corruption ou un remplissage métrique. Dans le mot à substituer à ὄδ' doit apparaître une au moins des lettres voisines. Je propose αἶμα γὰρ καθάρσιον, | ἀνδροῖν δ' ὀμαιμοῖν θάνατος οὐ γ' αὐτοκτόνος | οὐδ' ἔστι... Le meurtre entre étrangers est expiable, mais la mort de deux frères, non pas, s'ils sont leurs propres meurtriers... Οὐγκυτοκτονοσ sera devenu οὐτοκτ- par saut de υ à υ; ensuite un arrangeur aura rectifié la première lettre, inséré la cheville ὄδ' et retouché le οὐδ' suivant.

Sept 699 : liste 11. — 705 : 15.

Sept 771-774 :

| τίν' ἀνδρῶν γὰρ τοσόνδ' ἐθαύμασεν | θεοὶ τε (Mazon; ms. καὶ; liste 3) ξυνέστισι πόλεως (πόλεως, ὁ Dindorf) | πολύβατος τ' ἀγῶν βροτῶν, | ὄσον...

Πόλεως paraît être une mélecture directe de πολεοσς; la restitution de ὁ n'est donc pas une semi-conjecture. Au lieu du θεοὶ καὶ traditionnel et du θεοὶ τε de M. Mazon, qui tous deux supposeraient une omission gratuite, et par conséquent inadmissible, il est tentant de *présenter* le σι de θεοὶ et de lire θε<οὶ θ'> σι. Non qu'il y ait lieu de supposer un saut horizontal si voisin de la marge; les groupes θεοὶθεοὶ et θεοὶ devaient être un peu trop différents d'aspect pour pouvoir être confondus; mais un copiste a pu prendre θεοὶ pour une répétition accidentelle de θεοὶ (qui sait même si θεοὶ n'était pas devenu θεοὶ par contagion?) et le supprimer exprès. Καὶ est l'arrangement d'une mélecture θεοὶ faite sur un θεοὶ de correcteur et non de copiste (1921, p. 116-117).

Sept 784 : liste 2. — 794 et 799 : 18.

Sept 803-821. Le messenger vient d'annoncer que la ville échappe à la servitude, que les choses vont bien du côté de six des portes, qu'Apollon s'est réservé la septième porte, et qu'il achève sur la race d'Œdipe les conséquences des fautes de Laïos. Le chœur l'interroge sur cette formule mystérieuse :

803 Ch. Τί δ' ἐστὶ πρῶτος νεώκοτον πόλει πλέον;

- 805 M. Ἄνδρες τεθναῖσιν ἐκ χειρῶν αὐτοκτόνων. . .
 Ch. Τίνες ; τί δ' εἶπας ; παραφρονῶ φόβῳ λόγου.
 M. Φρονοῦσά νυν ἄκουσον Ὀιδίπου τόκος. . .
 Ch. Οἱ ' γὼ τάλαινα, μάντις εἰμι τῶν κακῶν.
 M. Οὐδ' ἀμφιλέκτως μὴν κατεσποδημένοι. . .
- 810 Ch. ἔκειθι κείσθον; Βαρέα δ' οὖν ὁμῶς φράσον.
- 821 [M.] Πέπωκεν αἶμα γαί' ὑπ' ἀλλήλων φόνῳ.
- 811 Ch. Οὕτως ἀδελφαῖς χερσίν ἠναίροντ' ἀγάν ;
 M. Οὕτως ὁ δαίμων κοινὸς ἦν ἀμορῖν ἄμα.
 [Ch.] Αὐτός γ' (liste 8) ἀναλοῖ δῆτα δύσποτμον γένος.
- 814 M. Τοιαῦτα χαίρειν καὶ θακρύσασθαι πάρα.
 πόλιν μὲν εὖ πράσσουσιν, οἱ δ' ἐπιστάται,
 δισσῶ στρατηγῶ, διέλαχον σφυρηλάτῳ
 Σκύθῃ σιδήρῳ κτημάτων παμπησίαν
 ἔξουσι δ' ἦν λάβωσιν ἐν ταφῇ χθόνα,
 πατρὸς κατ' εὐχὰς δυσπότημους φοροῦμενοι.

Telle est, je crois, la disposition authentique ; elle abonde en symétries conformes à l'usage tragique. J'ai rectifié la sigle du messenger, attribuée par M au vers 814. Entre 810 et 811 il y a une lacune évidente, les deux vers étant attribués au chœur (alors que le poète tient manifestement à faire des répliques d'un seul vers), et le φράσον de celui-ci étant sans réponse appropriée ; j'ai comblé cette lacune au moyen du v. 821, qui fournit la réponse voulue et qui en lui-même n'a rien de suspect ; la phrase interrompue du v. 809 ayant été, au point de vue grammatical, complétée par l'interlocuteur (ἐκειθι κείσθον), le messenger n'a pas à donner suite à son nominatif κατεσποδημένοι, et il a le droit de passer à un nouveau sujet γαία. Ce vers 821 avait dû disparaître par omission gratuite, phénomène rare parce qu'il est invraisemblable, mais qu'on est contraint de reconnaître de temps en temps. — Apocryphe est, à mes yeux, uniquement le vers unique que les mss. donnent deux fois :

- 804 πόλις σέσωσται βασιλέως δ' ὁμοσπόροι.
 820 πόλις σέσωσται βασιλείων δ' ὁμοσπόροι.

Le βασιλέως de M est corrigé en -εις, et dans Triclinius en -εις. Le βασιλείων de 820 est corrigé par les mss. récents en βασιλέων. L'inauthenticité du vers me paraît démontrée par le fait qu'on ne peut le loger convenablement nulle part. A sa première place (804), βασιλέως ὁμόσποροι est inadmissible à cause de τίνες ; (805), qui serait une question absurde. Après 819 et n'importe où, πόλις σέσωσται constitue une redite dénuée de sens, l'idée

étant d'abord exprimée par tout le vers 793 (πόλις πέφρυγεν ἤδε δούλειον ζυγόν) et développée dans les vers 795 et suivants, puis rappelée dans 815 (πόλιν μὲν εὖ πράσσοσαν). Le fait même que le vers est répété deux fois suffit à faire présumer qu'à l'origine il n'a existé qu'en marge ; les copistes qui l'ont trouvé là ont tâtonné pour lui trouver une place ; l'un a cru qu'il pouvait l'insérer après 803 ; un autre, voyant qu'il voisinait dans la marge inférieure avec le vers omis et rétabli 821, a essayé de l'y associer en remplaçant le nominatif pluriel par un génitif duel. Beaucoup de critiques ont naturellement supprimé soit 804, soit 820, mais, dans les nombreuses hypothèses cataloguées par Wecklein, je ne vois pas que personne ait eu l'idée, a priori la plus indiquée par le fait même du double emploi, de supprimer l'un et l'autre à la fois. Du fait que le vers authentique est à sa vraie place, et que le vers apocryphe est ailleurs, il résulte cette conséquence que notre texte des Sept provient d'un ms. d'Eschyle, retouché d'après un exemplaire de la révision (voir ci-après), et non d'un exemplaire de la révision collationné sur un ms. d'Eschyle. — Il reste à rechercher pourquoi a bien pu être inventé le vers apocryphe.

C'est le cas de se rappeler que les Sept ont subi une révision postérieure à l'auteur. Le vers apocryphe n'est autre chose qu'une refaçon du vers 815, qui aura choqué le réviseur à cause de l'anacoluthé ; 804-820 se laisse en effet substituer à 815 sans aucune difficulté. Le réviseur a emprunté son épithète ἑμίσποροι à la pièce même (934). — Au vers 813, ἀντὶς γ' est une correction, conjecturale récente, superposée dans M à ἀντὶς δ'. La leçon γ' est seule acceptable dans le texte reproduit ci-dessus ; la leçon δ' n'a de sens que si 812 et 813 sont prononcés par le même personnage, et c'est une faute qui dérive directement du désordre local des sigles.

Sept 902 906 :

	μένει
κτέανα τ' ἐπιγόνους	
δι' ὧν ανομόρους,	
δι' ὧν νεῖκος ἔβρα	
καὶ θανάτου τέλος.	

La ligne homologue à κτέανα τ' ἐπιγόνους, où τ' est suspect, est perdue, mais on peut éclaircir les deux lignes par la comparaison de ce qui les suit. Aux deux δι' ὧν sont homologues deux *κίαι* ; l'équivalence de l'iambe avec le spondée montre que ce sont là des « bases » et que cette partie du texte appartient au genre glyconique. Κτέανα, qu'on a le droit de prononcer en deux

syllabes, a bien l'air d'être une autre « base » ; donc elle doit être suivie d'un choriambre et non d'un péon, et il semble qu'il convienne d'écrire κτέαυα τάπιγόνους, avec crase d'un τὰ démonstratif, lequel τὰ démonstratif a pour corrélatifs les deux ὄν, comme τὸ a pour corrélatif ὁ τὶ Suppl. 1048. Il est bien possible qu'il n'existe pas un second exemple de la crase de τὰ pronom, mais τὰ article et ἄ pronom sont sujets à la crase l'un et l'autre ; j'ajoute qu'ayant, depuis l'âge du lycée, l'habitude de prononcer scrupuleusement les voyelles longues, la contraction de ἄε en ἄ m'a toujours paru devoir être profondément claire pour l'oreille. C'est aussi un choriambre qu'on pourra chercher à restituer dans la ligne homologue perdue. — Au lieu de τ', les *deteriores* ont δ', arrangement évident d'un τ' qui est obscur parce qu'il est fautif (tandis que le changement inverse d'un δ' intelligible en un τ' qui ne l'est pas serait ici une faute inintelligible).

Sept 913-921 (sur la première ligne, voir *R. de phil.*, 1922, p. 113) :

ζαχάεσσ' ἰχ δόμων τοὺς προπέμπει
 δαίκτηρ, γόος αὐτό-
 στονος αὐτοπήμων,
 δαί<ὸ>φρων οὐ φιλογαθῆς, ἐτύμως
 δακρυχέων, ἐκ φρενός (ἄ
 κλαιομένας μου μινύθει),
 τοῖνδε δυοῖν ἀνάχτειν.

Ce morceau me paraît aller bien ainsi, c'est-à-dire avec asyndète systématique et absolue, ἐκ φρενός étant détaché (ce qui permet mieux d'y accrocher une incidente) et valant ἐκ φρενός ὄν. Néanmoins, des mss. parmi lesquels se trouve M ont ἐτύμως δακρυχέων δ' ἐκ φρενός, avec une particule δ' (en troisième place) qui ôte à ἐκ φρενός son indépendance. De plus, tous les mss. ont un δ' bien inutile après δαίφρων pour δαίφρων ; cet autre δ' a été supprimé par l'Aldine ; le δ' placé après δακρυχέων, à le supposer apocryphe, a du moins une raison d'être ; c'est une quasi-glose (liste 2) complétive, représentant une théorie sur la façon de comprendre et d'analyser le texte. M. Mazon m'écrit qu'il croit δακρυχέων δ' authentique, et amené par la négation de οὐ φιλογαθῆς. Le δ' qui suit δαίφρων, au contraire, ne peut provenir que d'une intrusion mécanique et involontaire ; c'est un fourvoiement de l'autre δ', le lecteur qui l'a écrit le premier ayant été trompé par la présence de deux finales -ων à peu près superposées. Mais, si un tel fourvoiement a été possible, c'est évidemment qu'il n'y avait pas encore de δ' après δακρυχέων ; donc, en cet endroit, la va-

riante sans δ' est plus ancienne que la variante avec δ'. Là où on lit *δακρυχέων δ'*, c'est que la quasi-glose a été insérée de nouveau, cette fois sans fourvoiement. — M a conservé une glose proprement dite *ἐκ βήθους θρηγῶν* visant évidemment *ἐκ φρενός*. Peut-être est-ce un débris d'une annotation ancienne ayant suggéré la première addition du δ'.

Sept 924-926 *ὡς ἐρξάτην | πολλὰ μὲν πολίτας (var. -ταις) | ξένων τε πάντων (lire avec Meineke τ' ἐπακτῶν) στήχας | πολυφθόρους ἐν θαί.* Variante *ξένων δέ*, le copiste s'étant trompé sur le sens du *πολλὰ μὲν* placé au-dessus.

Sept 956 : liste 18. — 970 : 19.

Sept 973-974 : A. *Ἀχέων (var. γόων) τοίων τὰδ' ἐγγύθεν. | B. Πέλας αἰδ' [ἀδελφαί] ἀδελφεῶν <υ>*. Le mot final étant tombé, il a été remplacé, comme sujet de la proposition, par la glose à contresens *ἀδελφαί*. Le premier vers signale l'approche des gémissements rituels; *ἀχέων τοίων* est probablement *ἀχέων, γόων*, le γ ayant été lu τ et *τοίων* arrangé (les copistes devaient être familiers avec des exemples de *τοος* pour *τοίος*, comme δ' *ἀεὶ* pour *αἰεὶ*; cf. 27 *τοῖωνδ'* prononcé *τοῶνδ'*). La substitution de *γόων*, à *ἀχέων* dans certains mss., à noter à cause de la place initiale (1921, p. 140) vient d'une correction fourvoyée, peut-être conjecturale, peut-être puisée à bonne source. Le second vers annonce l'approche des corps eux-mêmes; pour mot final, j'ai pensé à *φοραί* (cf. Soph. Trach. 1212), à *σοροί*; je pense que d'autres trouveront mieux. Après *πέλας*, M ajoute indûment δ'. Il ne paraît pas douteux que les deux vers ne soient des iambiques dimètres; sur eux doit se régler la correction de leurs homologues 984-985. La plupart des mss. et le scoliaste ont amétriquement *πέλας δ'* (liste 18); la variante *πέλας* sans δ' vient peut-être d'un saut du même au même (*διδιὰδ* réduit à *δαδ*).

Sept 975-977 et 986-988 : [ι]^ε *Ω Μοῖρα βαρυδότευρα μογερά | πότινιζ τ' Οἰδίπου σκιά. | Μέλαινα τ' Ἐρινός ἢ μεγασθενής τις εἴ.* Porson a remplacé *μέλαινα τ'* par *μέλαιν'*, comme le mètre suffisait à l'exiger. Un lecteur avait coordonné à tort les trois vocatifs, dont le troisième n'a rien à voir avec les deux premiers. Il me semble que, comme tout le reste du morceau, ce passage devait être réparti entre les deux interlocuteurs : A. *Ω Μοῖρα...*, B. *Μέλαιν' Ἐρινός...* La faute du texte est donc une faute indirecte; elle dérive d'une erreur dans la répartition des répliques.

Sept 982 : liste 5. — 983 : 16. — 1010 : 4.

Sept 1020-1024 (partie apocryphe) : *Οὔτω πετηγῶν τόνδ' ὑπ' οἰωνῶν δοκεῖ | ταρέντ' ἀτίμως τοῦπιτίμιον λαβεῖν. | καὶ μηθ' ὀμαρτεῖν τυμβοχόα χειρώματα, | μήτ' ὀξυμόλοποις προσσέβειν οἰμώγμασιν, | ἄτιμον*

δ' εἶναι δ' (ou dans les mss. récents ἄτ- εἶναι δ' ou ἄτ- δ' εἶναι) ἐκφορᾶς φίλων ὑπο. Brunck écrit εἶναι δ' ἄτιμον, et cette transposition a été acceptée par M. Mazon après avoir été justifiée par M. von Wilamowitz d'après les textes épigraphiques. L'arrangeur a visé à donner l'impression du style officiel, les décrets athéniens disant toujours εἶναι δὲ... πρόξενον, jamais πρόξενον δὲ εἶναι. Il reste à donner une explication plausible de la faute supposée; ce n'est pas par une faute directe qu'un copiste a jamais déplacé un mot initial (Manuel §§ 559-560)! Le passage donne lieu, d'ailleurs, à d'autres observations. A distance de ἀτίμως (2^e vers), le retour d'ἄτιμον (5^e vers) est une négligence désagréable. Les deux verbes qui ont pour sujet Polynice, λαβεῖν et εἶναι, sont gauchement séparés par des verbes qui ont d'autres sujets. Après καὶ μήθ' et μήτ', on attendrait un τε en un καὶ plutôt qu'un δ'. Il est bizarre que le transport des corps (ἐκφορᾶς) n'arrive qu'après les démonstrations sur la tombe (τυμβοχόα χειρώματα). Tout cela m'amène à penser que 1024 suivait primitivement 1021 :

	Οὕτω πετηνῶν τόνδ' ὑπ' οἰωνῶν δοκεῖ
1021	ταφέντ' ἀτίμως τοῦπιτίμιον λαβεῖν,
1024	εἶναι δ' ἄτιμον ἐκφορᾶς φίλων ὑπο,
1022	καὶ μήθ' ὑμαρτεῖν τυμβοχόα χειρώματα,
	μήτ' ὀξυμόλοπος προσσέβειν οἰμώματιν.

Ἀτίμως et ἄτιμον, mots de style officiel, étaient franchement rapprochés parce qu'en style officiel ce n'est pas une négligence; en même temps φίλων ὑπο était rapproché, comme de juste, de ὑπ' οἰωνῶν, auquel il s'oppose; c'est un δὲ, ainsi qu'il est tout naturel, qui est le signe de l'opposition, et, grammaticalement, ce δὲ joint deux verbes de même sujet. Le couple des deux vers ταφέντ' ἀτίμως... et εἶναι δ' ἄτιμον... est suivi d'un autre couple naturel, καὶ μήθ'... et μήτ'..., avec un double μήτε qui assure l'unité du second et un καὶ qui lie les couples entre eux. Enfin, on voit se révéler ce qui a donné naissance à la fois et à la faute corrigée par Brunck et aussi au déplacement de vers que je viens de proposer. Dans deux vers consécutifs, on avait ατιμ. précédé de six lettres; de là, un vers contracté ταφεντατιμον... φίλωνυπο. En présence du vers contracté, le correcteur aura d'abord essayé d'en faire le vers 1024 en amendant simplement ταφεντ et en écrivant en marge ειναιδ. Puis, s'apercevant que 1021 manquait, il aura jugé utile de copier non seulement 1021 lui-même, mais aussi 1024 in extenso, et il se sera alors embrouillé sur sa propre retouche, introduisant ειναιδ après ατιμον. Son ατιμονειναιδ a été ou conservé tel quel ou arrangé en ατιμονδειναιδ par instinct de syn-

taxe, puis *ατιμονδαιναιδ* (la leçon suivie par le copiste de M) a perdu son second δ. Ainsi, toutes les fautes, dans le plus menu détail, dérivent du saut vertical de *ατιμ* à *ατιμ*.

Prom. 42, 172, 182 : liste 3. — 186 : 16. — 248 : 2. — 267 : 18. — 340 : 2. — 354 : 1. — 421 et 461 : 11. — 465 : 3.

Prom. 478-483. Prométhée annonce l'énumération des arts qu'il a inventés pour les humains :

- Τὸ μὲν μέγιστον, εἴ τις ἐξ νόσον πέσοι
 479 οὐκ ἦν ἀλέξῃμ' οὐδὲν, οὐδὲ (ou οὔτε) βρώσιμον,
 480 οὐ χριστόν, οὐδὲ πιστόν (ou οὐ ποτιστόν), ἀλλὰ φαρμάκων
 χρεῖα κατεσκεύλλοντο, πρὶν γ' ἐγὼ σφισιν
 ἔδειξα κράσεις ἡπίων ἀκεσμάτων
 αἷς τὰς ἀπάσας ἐξαμύνονται νόσους.

Le jeu des négations ne permet aucune combinaison acceptable. D'autre part, le fond même étonne ; pourquoi les onguents (*χριστόν*) sont-ils placés entre les médicaments à manger et les médicaments à boire ? Enfin il est bizarre que le premier des adjectifs soit *βρώσιμον* ; de tout temps la pharmacie a utilisé des sucres plutôt que des substances brutes, et, même quand nous avalons une pilule solide, nous ne pouvons guère dire que nous la mangeons. Ces considérations diverses amènent à remanier de fond en comble les vers 479-480. Voici pour le fond :

οὐ χριστόν, οὐ ποτιστόν, οὔτε βρώσιμον
 οὐκ ἦν ἀλέξῃμ' οὐδὲν· ἀλλὰ φαρμάκων

Le premier vers aura été omis par saut de *ου* initial à *ου* initial, puis, après rétablissement, amalgamé avec l'autre vers. *Χριστόν* et *ποτιστόν* sont les deux termes essentiels qui désignent les principales espèces des *κράσεις ἡπίων ἀκεσμάτων* ; *βρώσιμον* n'est ajouté que par acquit de conscience. L'usage externe et l'usage interne sont maintenant dûment séparés. — Reste à examiner la forme, c'est-à-dire l'alternance des négations. La première, *οὐ*, ne fait pas question. Pour la troisième (dans les mss. la première), le *οὐδὲ* de M va très bien ; la variante *οὔτε* a été inventée après la dénaturation du passage, parce que *οὐδὲ* ne pouvait précéder *οὐ*. Quant à la seconde négation, le *οὐδὲ πιστόν* de M va bien aussi ; la variante *οὐ ποτιστόν* s'explique comme mélecture d'un *οὔτεπιστόν*, deux *οὔτε* ayant naturellement été inventés solidairement (ce n'est pas que *πιστόν*, en soi, soit nettement préférable à *ποτιστόν* ; les deux adjectifs sont des *ἄπαξ εἰρημένα*, et *πιστόν* aurait pu être la glose de *ποτιστόν*, car *νάρδος πιστικός* dans le Nouveau Testament prouve que le radical *πιστ-* était resté vivant). La leçon définitive à adopter est

οὐ χριστόν, οὐδὲ πιστόν, οὐδὲ βρώσιμον.

Il reste à faire une petite remarque. Χριστόν et πιστόν sont dits par rapport au médecin, qui χρίει et πιπίσκει, βρώσιμον par rapport au malade, qui βιδρώσκει. Il y a là un léger défaut de symétrie, très admissible quand il s'agit du dernier terme et du moins important de tous. Le défaut était plus grave dans la leçon des mss., car, si on l'adoptait, il faudrait que le poète eût commencé par le terme disparate, et mal amorcé sa série.

Prom. 483^a. Prométhée a révélé aux hommes l'art de guérir, et c'était le principal (τὸ μὲν μέγιστον 478). La définition de cet art est nettement indiquée au début du développement (εἴ τις ἐς νόσον πέσει 478) et à la fin (ἐξῆχμύνονται νόσους 483); mais à l'art de guérir il n'est pas donné de nom (ιατρική par exemple). Puis on passe à l'art de prévoir l'avenir, et ici plusieurs surprises attendent le lecteur. L'art est maintenant nommé (μαντικῆς 484), mais il n'est nullement défini, décrit ou résumé dans une idée générale : Eschyle donc ne parle plus en poète, ni le Titan en bienfaiteur de la race humaine; ils s'expriment tous deux à la façon d'une affiche de Faculté ou d'un programme d'examen. Second point : après le τὸ μὲν μέγιστον qui annonce l'art de guérir, on attend pour l'art de prévoir un δὲ, mais il n'y en a point. Troisième point : le développement sur l'art de prévoir débute par un τε ambigu. 484-486 : τρόπους τε πολλοὺς μαντικῆς ἐστοίχισα | κἄκρινα πρώτος ἐξ ὄνειράτων ἂ χρῆ | ὕπαρ γενέσθαι ; il est impossible de voir si τε relie le premier vers à ce qui précède ou au κἄκρινα qui suit. Il doit donc être tombé un vers entre 483 et 484. Il faut, pour comprendre le passage dans sa grammaire, imaginer une consécution comme <ἐπαυσα δ' αὐτοὺς ἐσομένων ἀνωσίας > (pardon de la platitude!) | τρόπους τε (appuyé sur ἐπαυσα) πολλοὺς μαντικῆς ἐστοίχισα, | κἄκρινα (faisant suite à ἐστοίχισα, mais sans connexité avec le τε précédent). — Dans les mss. récents, τε a été changé en δὲ, parce qu'on sentait la nécessité du δὲ dont la vraie place était dans le vers perdu.

Prom. 502 : liste 6. — 608 : 2. — 700 et 776 : 2. — 830 : 3. — 831 : 4. — 887 : 14.

Prom. 909 910 : αὐτὸν ἐκ τυραννίδος | θρόνων ἄριστον ἐκβαλεῖ. Le θρόνων de M est la *lectio difficilior*, puisque elle oblige à construire ἐκ avec le génitif non contigu et rejeté à la ligne. Cette leçon convient à la justesse de l'image. Rejeter le plat θρόνων τ' des mss. récents.

Prom. 907-912 : ἧ μὴν ἔτι Ζεὺς, καίπερ αὐθαδῆς φρενῶν, | ἔσται ταπεινός, οἷον ἐξαργύεται | γάμον γαμεῖν, ὅς αὐτὸν ἐκ τυραννίδος | θρόνων

ἄιστον ἐκβαλεῖ πατρός τ' ἀρά | Κρόνου τότ' ἤδη παντελῶς κρανηθήσεται,
 | ἦν ἐμπίτων ἠρᾶτο δηναίων θρόνων. Πατρός τ' ἀρά... est coordonné
 par τ' avec ἔσται ταπεινός et, comme ἔσται ταπεινός, est sous la
 dépendance de ἦ μὴν. C'est parce que Prométhée fait la somme
 de deux idées distinctes, le détronement de Zeus et la vengeance
 de Cronos, qu'il s'exprime ensuite au pluriel (τοιῶνδε μόχθων 913).
 T' me paraît donc excellent. L'existence d'une variante πατρός δ'
 ἀρά s'explique si πατροσι avait été contracté en πασι ; on ne voit
 pas, au contraire, comment πατρός τ' aurait pu prendre nais-
 sance, si la vraie leçon était πατρός δ'.

Prom. 932 : liste 18. — 933 et 934 : 3. — 948 : 5. — 961 : 2.

Prom. 1026 : τοιοῦδε μόχθου τέρμα μὴ τοι προσδόκα (M). Si la
 vraie leçon est μὴ τι (mss. récents), comment expliquer la faute
 de M? La variante μηδὲ, qui n'est qu'une rectification métrique
 grossière, confirme l'antiquité de τοι, car on n'aurait pas touché
 à τι. Partant donc de μὴ τοι, je suis porté à lire μὴ σὺ ; τοι serait
 l'arrangement d'un épel homophonique σοι.

Prom. 1049 : liste 11.